68.

La Brouette du Vinaigrier 36.

LA BROUETTE DU VINAIGRIER,

DRAME

EN TROIS ACTES.

PAR M. MERCIER.

3403

A BRUXELLES,

Chez J. L. De Boubers, Imprimeur-Libraire.

1793.

PERSONNAGES.

MONSIEUR DELOMER, *Négociant.*

Mademoiselle DELOMER.

Monsieur JULLEFORT, *prétendu de Mademoiselle Delomer.*

DOMINIQUE *père*, *Vinaigrier.*

DOMINIQUE *fils.*

Monsieur DU SAPHIR, *Bijoutier.*

DOMESTIQUES.

La Scène est à Paris, dans la maison de Monsieur Delomer.

LA
BROUETTE DU VINAIGRIER,
DRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

M. JULLEFORT, M. DU SAPHIR.

(M. Jullefort entre, comme M. du Saphir sort; ils se croisent d'abord au milieu du théâtre, et ne se reconnoissent qu'après s'être salués.

M. JULLEFORT.

Eh ! c'est vous, monsieur du Saphir ?

M. DU SAPHIR.

Monsieur, bien charmé de la rencontre ; elle est heureuse ; je suis toujours tout à votre service ; je vous ai les plus grandes obligations.... et ma reconnoissance....

M. JULLEFORT.

Vous avez un teint de rubis.... la femme, les enfans, le commerce ; comment tout cela va-t-il ?

M. DU SAPHIR.

Le bijou ne va pas mal, si l'on étoit payé.... et vous, monsieur, à propos, pas encore marié ? J'attends après vous ; car j'espère bien que ce ne sera pas un autre que moi qui aura l'honneur de vous servir... J'ai toujours en réserve ces belles girandoles que vous m'aviez demandées pour cette veuve.

M. JULLEFORT, *se retournant allarmé.*

Paix donc ! paix ! parlez doucement.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

M. DU SAPHIR.

Pourquoi donc ?

M. JULLEFORT.

De la discrétion, monsieur du Saphir ! Je ne veux pas que l'on sache ici que j'ai manqué ce mariage.... Mais connoissez-vous bien cette maison ?

M. DU SAPHIR.

Si je la connois! c'est mon père en personne qui a eu l'honneur de percer les oreilles à feue madame Delomer le jour de ses fiançailles. Nous avons toujours eu depuis la pratique de la maison. Je connois cette maison-ci comme la mienne ; j'y suis très-bien accueilli. Demandez à M. Delomer ce que nous sommes.

M. JULLEFORT.

Et si je vous demandois à vous ce qu'il est. (*A voix basse*). Là, dites-moi en bon ami, n'est-il jamais gêné ? paie-t-il bien ? cela va-t-il rondement ?

M. DU SAPHIR.

Oh ! oui ; jamais de crédit. J'ai beau lui dire, à votre aise, monsieur ; toujours solde de compte, aussi-tôt la marchandise livrée ; le papier qu'on me donne est comme du comptant... Tenez, j'aurois tout mon bien chez cet homme-là que je dormirois aussi tranquillement que s'il étoit placé chez le roi.

M. JULLEFORT.

Il est donc, selon vous, bien aisé ?

M. DU SAPHIR.

Il fait de très-belles affaires ; l'argent roule là dedans, il faut voir: il n'y rien de tel que ces négocians-là ; il leur arrive du bien des quatre parties du monde. Nous sommes six bijoutiers qui lui fournissons pour des envois, et nous pouvons à peine y suffire.

M. JULLEFORT.

Ce sont des boëtes d'or que vous venez de livrer, à ce que j'ai pu voir....

M. DU SAPHIR.

Oui, toutes boëtes pleines ; elles sont destinées pour Petersbourg : on paie bien de ce côté-là.... J'ai apporté une petite bague pour mademoiselle. On m'en avoit fourni le diamant, beau, clair, net ; je viens de mettre cette bague à son doigt, elle a une fort jolie main, cette fille-là.

M. JULLEFORT.

Et sa tête, qu'en dites-vous ?

M. DU SAPHIR.

Mais très-bien, en vérité.... très-bien....

M JULLEFORT.

Rien de trop cependant; au reste, telle qu'elle est, je crois que j'en deviens amoureux de plus en plus, sur-tout lorsque vous me parlez de l'aisance du père, cela m'attendrit... Il est donc, à coup sûr, d'une fortune solide, ce monsieur Delomer ?.... Vous n'avez aucun intérêt de me tromper, vous....

M. DU SAPHIR.

Moi ! monsieur, informez-vous plutôt à tout le monde.... Il a des correspondances jusqu'au fond du Nord.

M. JULLEFORT.

Il est vrai que son nom sonne bien dans le monde.... Allons, il faudra que je termine cette affaire.... il fait un commerce immense, sa fille est son unique héritière, c'est une fille adorable ; il est bien décidé que je l'aime.

M. DU SAPHIR.

Mais vous avez bien des sortes d'amour, comment diable faites-vous donc ?

M. JULLEFORT.

Pas si haut, vous dis-je.... Vous êtes d'une imprudence.

M. DU SAPHIR.

Mais personne n'est-là.... (*Très-bas*). Je croyois que vous aviez rompu avec la veuve pour cette vieille fille. Cela n'a donc pas encore réussi ? Ce n'étoit pas cependant les espèces qui manquoient de ce côté.... et pourquoi n'avez-vous pas suivi votre pointe ?

M. JULLEFORT.

Quoi ! vous êtes à savoir que ses parens l'ont fait enfermer subtilement, sous prétexte de démence ? Elle n'avoit pourtant que soixante-six ans : ils m'ont joué-là un tour perfide ; c'est une perte pour moi irréparable. On ne sait pas, monsieur du Saphir, on ne sait pas jusqu'où cela alloit : je ne reculois pas cette fois à me marier, j'aurois bataillé ; mais l'interdiction est venue comme un coup de foudre. Il a fallu quitter la partie.

M. DU SAPHIR.

Vous avez du malheur, en vérité.... voilà dix fois que je vous vois à la veille de contracter, et avec d'assez bons partis; point du tout, quand il n'y a plus qu'à signer, voilà qu'il n'y a plus rien defai.

M. JULLEFORT.

Que vouléz-vous aussi? je ne suis pas un imbécille, moi: un homme à me marier en dupe. En vérité, il faut l'avouer, si l'on n'y prenoit garde, un sot marché seroit bientôt conclu. L'un: c'est sa fille qu'il veut marier adroitement, elle est bien mise, bien brillante, on me la prône, on me la fait toute d'or; je me montre amoureux, rempli d'une excessive tendresse; et quand nous en venons au fait, il n'y a plus d'argent. Paroissent de vieux contrats réduits à moitié, que l'on veut me passer plus cher que sur la place même. C'est une dot payable en des termes éloignés, c'est-à-dire, une espérance, et par conséquent un germe de procès contre un beau-père. C'est un trousseau estimé, ah! à un prix au-dessus de ce que je le paierois chez le plus dur Juif à dix ans de crédit; aussi mon amour expire involontairement; l'amour ne se nourrit point de brouillards; il faut en ménage de la réalité.

M. DU SAPHIR.

Il est vrai que la fortune d'une fille aujourd'hui ressemble assez à son caractère; ce n'est qu'une conjecture; on est amorcé par des promesses dorées, et l'on ne tarde pas à être attrapé. Les femmes n'en sont pas moins dispendieuses: voyez seulement dans notre état; elles se sont mises sur un ton.... en vérité, il n'y a plus moyen d'y tenir; il faut voler, ou faire banqueroute.

M. JULLEFORT, *comme par souvenir, et souriant à demi.*

Une fois.... il y a quelque tems de cela.... une fois j'ai bien manqué d'être pris. J'étois sur le point de signer, dans la certitude d'épouser une fille unique: elle étoit assez riche. La mère avoit quarante-quatre ans sonnés; elle n'avoit point eu d'enfans depuis dix-sept années. Cela paroissoit sans ombrage. Heureusement pour moi que je songe à tout, et que, la regardant un certain soir très-fixement, je la soupçonnai tout-à-coup... devinez.... oh! ce fut une illumination soudaine, un véritable trait de génie.... Je fis naître prudemment un prétexte pour différer, et bien me prit alors, car deux mois après il n'y avoit plus aucun doute. Un second enfant venoit en tapinois m'enlever malignement la moitié de mon bien. Tout autre que moi seroit tombé dans le

piège. Avouez... qui diable auroit pensé ?.... or jugez quelle énorme différence ! moitié moins d'un seul coup !... aussi depuis ce temps-là, quand on me parle d'une fille, c'est d'abord de la mère que je m'informe, et si elle n'a pas cinquante-cinq ans révolus.... je passe plus loin.

M. DU SAPHIR.

Pour ici vous n'avez rien à craindre de semblable, la pauvre madame Delomer est enterrée depuis douze ans.... J'ai assisté à son convoi....

M. JULLEFORT.

Fort bien.... et vous avez vu apposer les scellés ?.... On n'a rien détourné ?

M. DU SAPHIR.

Oh ! monsieur Delomer est d'une probité reconnue.

M. JULLEFORT.

Sa fille est bien fille unique ?

M. DU SAPHIR.

Je vous en réponds, monsieur, assurément.

M. JULLEFORT.

Bon.... c'est que par fois il y a des frères qui débarquent un beau matin, revenant de l'Amérique, ou bien des sœurs qui sortent du couvent comme des ombres, et dont on ne parloit pas.... J'ai de l'expérience. Au reste, monsieur Delomer n'est pas capable d'une telle perfidie.

M. DU SAPHIR.

Mais sur ces sortes de choses-là, en bonne police, il devroit y avoir, dans chaque province, un bureau d'assurance.

M. JULLEFORT.

Ne croyez pas plaisanter ; vraiment ce seroit un projet à donner, et plus utile que tant d'autres.... Mais dites-moi un peu, vous qui l'approchez depuis long-tems, vous lui avez toujours connu une conduite rangée, régulière ? vous ne lui soupçonnez pas quelque inclination en ville, ou quelque vieille habitude ?...

M. DU SAPHIR.

Que voulez-vous dire ?

M. JULLEFORT.

Je veux dire si je n'aurois pas à appréhender qu'il vînt follement à se remarier, comme font certains vieux qui en prennent envie, quand ils voient leurs enfans.... vous entendez ?

M. DU SAPHIR.

Non, non; ne craignez rien. Il ne se remariera jamais, il aime trop sa fille pour cela. Je suis sûr qu'il voudroit avoir quatre fois plus de bien, pour le seul plaisir de lui tout laisser.

M. JULLEFORT, *avec une exclamation joyeuse.*

Vous avez raison; c'est une aimable fille, une fille charmante.... vous m'enchantez.... Ah! çà, vous ne savez point que je l'aime à la folie.... Je le vois, c'est elle qui doit être ma femme.... point de mère, point de frère.... Allons, allons, monsieur du Saphir, apprêtez-vous; vos girandolles partiront cette fois.

M. DU SAPHIR.

Puis-je compter?....

M. JULLEFORT.

Vous ne risquez rien, vous dis-je, de préparer les présens des accords. Dès tout-à-l'heure, je presse le père de conclure.

M. DU SAPHIR.

Mais, sans trop de curiosité, êtes-vous bien dans la maison?

M. JULLEFORT.

Très-bien. J'ai été présenté par une personne qui a un rang, et je me suis fait recommander par des gens qui ont beaucoup de fortune; ainsi....

M. DU SAPHIR.

A merveille!.... mais pensez-vous que la demoiselle vous voye d'un regard favorable?

M. JULLEFORT.

Oh! oui.... oui; quand il s'agit du sacrement, une fille aime toujours assez. Nous aurons tout le tems de nous connoître pour nous aimer ensuite; ce n'est pas là mon inquiétude. Le père est fou de moi, ses affaires vont rondement, tout cela ira le mieux du monde, et je sais déjà où placer. (*Vivement*). Apportez-moi dans une heure les diamans et les bijoux; je signe dès aujourd'hui....

M. DU SAPHIR.

Je me recommande toujours à vous et à vos amis. J'entends, je crois, monsieur Delomer; votre très-humble serviteur.

M. JULLEFORT.

Qu'il ne vous voye pas.

M. DU SAPHIR,

Je me sauve.

SCENE II.

M. JULLEFORT, *seul.*

On m'avoit bien informé de tout ce qu'il m'a dit-là ; mais il est toujours bon de questionner. Qu'un contrat est une chose bien imaginée ! D'un trait de plume, là, sans rien débourser, on acquiert des maisons, des effets, de l'argent, des meubles... Quand le père ne me donneroit que deux cens mille francs comptant, puisque le reste est sûr, il n'est pas jeune, nous patienterons.... il y a des jours cependant qu'il paroît encore bien verd !....

SCENE III.

M. DELOMER, M. JULLEFORT.

M. DELOMER, *paroît dans le fond de la scène, avec un porteur qui a une sacoche vuide sur l'épaule ; il lui distribue avec réflexion différens papiers.*

Tenez, vous ferez votre tournée dans le quartier Saint-Honoré (*Le porteur va pour s'en aller ; monsieur Delomer s'avance, puis rappelle le porteur*).

Bonaventure, écoutez donc ; vous passerez auparavant au bureau. Monsieur Dominique aura peut-être quelqu'autre chose à vous donner. (*Le porteur s'en va*). (*Il apperçoit monsieur Jullefort*). Ah, ah ! c'est vous ? comment avez-vous passé la nuit ?

M. JULLEFORT.

Le mieux du monde, et vous ?

M. DELOMER.

Moi, j'ai eu le sommeil agité.... hier au soir, en vous quittant, je m'enfermai dans mon cabinet, et quand une fois je travaille tard comme cela, le reste de la nuit s'en ressent ; je la passe toute blanche, à bâtir, comme l'on dit, des châteaux en Espagne.

VILLE DE BRUXELLES - ST. D. BRUSSEL
Archives - Archief

M. JULLEFORT.

De pareilles nuits valent souvent les plus agréables journées, n'est-il pas vrai ? Sur-tout quand, ne pouvant dormir, on forme tout à son aise, dans le silence et la tranquillité des nuits, une spéculation bien conçue, bien nette, et qu'à quelque tems de-là elle réussit à plaisir.... on ne regrette plus la nuit blanche....

M. DELOMER.

Je n'ai pas eu à me plaindre de la fortune, jusqu'à présent elle m'a assez favorablement traité ; et, je vous l'avouerai, après de certaines rentrées que j'attends, et qui ne tarderont guères, ma fille une fois établie, c'en est fait, je me repose.

M. JULLEFORT.

Oh ! vous vous reposerez, il est juste ; mais tout en faisant valoir vos fonds, n'est-il pas vrai ? Oui : cela amuse, cela distrait, cela réjouit : c'est une occupation Au reste, il ne tiendra qu'à vous que votre fille ne soit bientôt établie, vous connoissez mes intentions.... ~~mon seul désir est de l'obtenir le plutôt que je pourrai.~~

M. DELOMER.

Je le sais, et l'on m'a parlé encore hier de vous en termes pressans ; vous avez des amis qui ont beaucoup de chaleur : aussi c'est, en partie, ce à quoi j'ai rêvé cette nuit : ma fille doit s'attendre à vous recevoir pour époux, depuis que je vous ai ouvert ma maison avec une distinction aussi marquée.... d'ailleurs, la manière dont nous avons parlé en sa présence....

M. JULLEFORT.

Il ne s'agit plus, je crois, que de fixer le jour qui doit assurer mon bonheur.

M. DELOMER.

Nous allons prendre l'heure pour le contrat ; votre notaire m'a fait part d'une petite formule que vous avez mise à la suite de l'état de vos biens.

M. JULLEFORT, *d'un ton hypocrite.*

Mais je ne le lui avois pas dit.

M. DELOMER.

Dit ou non dit, je ne m'offense point de cela : il est juste que chacun fasse ses conditions.... une fille, avec des attraits, a toujours des adorateurs ; mais ce n'est qu'avec une dot qu'elle devient femme.

M. JULLEFORT.

Oh ! je ne prétends point faire de loi, mais observer seulement une certaine forme pour se prémunir contre la chicane. La chicane ! vous savez, on ne sauroit trop consolider un contrat : c'est non-seulement pour toute la vie, mais encore pour les enfans, les petits-enfans et les arrière-petits-enfans. Vous savez qu'il faudra que je tienne maison ; et que, pour qu'elle soit exempte de ces gênes disgracieuses, qui troublent tout le plaisir d'être ensemble....

M. DELOMER.

Aussi je vous le répète, rien ne m'a offensé dans vos articles : je n'en ai qu'un de mon côté à opposer aux vôtres ; mais aussi j'y tiens invinciblement, ce n'est que sous cette condition que j'accorderai ma fille, et je crois être sûr d'avance que vous y souscrirez....

M. JULLEFORT, *inquiet.*

Vous êtes sûr !.... vous me connoissez bien.... mais est-ce de grande conséquence ?

M. DELOMER.

De la plus grande ; aussi je n'ai que cette condition-là : j'exige que vous me donniez votre parole d'honneur, que vous la remplirez dans toute son étendue.

M. JULLEFORT, *à part.*

Il me fait trembler. Seroit-ce de rendre la dot en cas de décès. ~~C'est toujours là la pierre d'achoppement~~. (*D'une voix un peu altérée*). Qu'elle est-elle enfin cette condition ?

M. DELOMER.

C'est de la rendre toute sa vie heureuse, bien heureuse, la plus heureuse des épouses, entendez-vous ?

M. JULLEFORT.

Ce n'est que cela ! (*à part*). Je respire (*Haut*). Ah ! comptez sur moi, en douteriez-vous ?

M. DELOMER.

On ne connoît jamais un amant qu'après le mariage. L'homme qui aspire à la main d'une fille se contrefait toujours, et chacun prend un masque qu'il ne tarde guères à déposer. Je ne vous mets point de cette classe, c'est une simple réflexion. On m'a dit tant de bien de vous, et vous prévenez vous-même si fort en votre faveur, que je me suis décidé.... Je veux voir ma

fille pourvue. elle est d'âge, elle n'a point de mère. Je ne suis pas une société pour elle. Il lui en faut une : vous dites l'aimer, et je le crois, puisque vous la demandez avec tant d'empressement.... tout est dit. Je m'attends qu'elle va s'effrayer un peu de cette union. Le changement d'état coûte toujours aux jeunes filles. C'est à vous de captiver son cœur : il est neuf et sensible, vous le conformerez à votre guise. Il n'y a que deux ans qu'elle est sortie du couvent, et je n'ai point reçu les assiduités d'un autre que vous.

M. JULLEFORT.

Je me flatte aussi que vous n'auriez trouvé personne ami plus vrai, amant plus sincère....

M. DELOMER.

Tout en possédant ma fille, ses charmes ne vous empêcheront pas d'arrêter vos yeux sur ce que je lui donnerai.

M. JULLEFORT.

Ah ! monsieur, de quoi me parlez-vous ? Tout ceci se verra dans l'étude du notaire.

M. DELOMER.

Tenez, ce *tout ceci* est de style. Parlons à cœur ouvert. On a beau faire des mines, le cœur saute de joie, quand la richesse accompagne la beauté. Ce n'est pas que je veuille dire que vous recherchez ma fille uniquement pour son bien : au contraire, je crois que vous l'aimez assez pour l'épouser, quand je n'aurois aujourd'hui que peu de chose à lui donner.

M. JULLEFORT, *à part et tout intrigué.*

Où cela va-t-il me mener encor ? Oh ! je suis sur les épines. (*Haut*). Vous dites bien vrai, et si ce n'étoient les besoins multipliés, les folies du jour, je ne sais quel luxe tyrannique, un état à remplir.... mais c'est autant pour elle que pour moi.

M. DELOMER.

N'ayez aucune inquiétude sur ce chapitre, je n'ai qu'elle, et je veux lui procurer une aisance honorable, je n'y regarderai pas de si près, et vous serez content. Tenez, je vais vous dire ce que je veux faire, c'est tout ce que je peu d'abord....

M. JULLEFORT, *attentif et dissimulé.*

Il faut bien vous écouter, puisque vous le voulez.

M. DELOMER.

Mais si vous n'entendiez pas ces sortes d'affaires, nous en causerions tantôt chez notre avocat, il est impartial.

M. JULLEFORT.

Puisque nous y sommes, c'est à moi à vous entendre ... il est vrai que je suis peu habile à entrer dans de pareils détails, j'ignore absolument les clauses et les formes de tels arrangements....

M DELOMER.

En ce cas, remettons-nous en, si vous l'aimez mieux, à mon notaire : il stipulera tout cela avec le vôtre. Le tableau sera plus net, et vous verrez d'un coup-d'œil.

M. JULLEFORT.

J'aimerois toujours mieux entendre de votre bouche le témoignage de vos bienfaits paternels.... votre ame noble, grande, généreuse....

M. DELOMER.

On n'est point généreux envers ses enfans, on n'est qu'équitable : mon intention a toujours été d'assurer le bien-être de ma fille et celui de mon gendre. D'abord je vous donne ce qu'il y a de plus solide au monde, de l'argent comptant. Rien de plus commode : avec cela, on fait tout ce que l'on veut, on le prête, on le place, on attend l'occasion. On achette une terre, une charge; que sais-je ? on applanit toutes les difficultés, on double quelquefois ses revenus.

M. JULLEFORT, *avec emphase.*

Oh ! oui, sans contredit.... très-bien vu.

M. DELOMER.

Vous consulterez ensemble ce qui vous rira le plus, je vous laisse les maîtres ; c'est ma maxime à moi, qu'on ne réussit jamais bien, que dans ce qu'on exécute librement, et à sa propre fantaisie.

M. JULLEFORT.

Vous parlez toujours d'une manière si sensée, si judicieuse, que je ne me lasse point de l'admirer ; certes, je me ferai gloire en tout de demander et suivre vos avis.

M. DELOMER.

Point du tout, vous dis-je : vous ferez à votre tête, je vous ferai porter la veille la somme ; le reste est absolument votre affaire ; je ne m'en mêle plus.... vous serez maître de disposer...

SCENE IV.

M. JULLEFORT, M. DELOMER, DOMINIQUE.

(Dominique père, arrive dans le moment et coupe la parole à M. Delomer).

DOMINIQUE *père, saluant.*

MONSIEUR....

M. JULLEFORT, *à part.*

Au diable soit de l'homme! j'allois savoir....

DOMINIQUE père, *en habit de gros drap, avec un grand chapeau et de grandes manchettes.*

Monsieur permettra-t-il à Dominique, son ancien serviteur, de lui présenter à cette heure ses devoirs?

M. DELOMER.

Bon jour, père Dominique, bon jour.... toujours le teint frais!

M. JULLEFORT, *à part.*

Peste soit de l'importun! nous en étions au point capital.

DOMINIQUE, *père.*

Je vous importune peut-être, monsieur; je me retire.

M. DELOMER.

Point, nous avons fait; vous êtes une connoissance ancienne, un digne homme, que je vois et verrai toujours avec le plus grand plaisir.... Nous acheverons tantôt, mon cher Jullefort; aussi n'ai-je pas tout dit; je me souviens de quelque chose, qu'il faut discuter en tierce personne. Passez là-dedans; en lui donnant le bon jour, vous causerez, elle est avec une voisine de nos amies.

M. JULLEFORT, *froidement.*

Vous me le permettez.

M. DELOMER.

Si je le permets! Mais voyez donc! cela va sans dire.

SCÈNE V.

M. DELOMER, DOMINIQUE père.

M. DELOMER.

Eh bien, père Dominique, qu'y a-t-il ? je suis charmé de vous voir si bien portant ; que m'apportez-vous là de bon ?

DOMINIQUE, père.

Je vous apporte, comme de coutume, le petit mémoire de l'année ; je me suis mis ce matin à faire ma ronde.

M. DELOMER.

Mais s'il me prenoit fantaisie de ne pas vous donner de l'argent ?

DOMINIQUE, père.

Vous feriez comme bien d'autres ; car on ne paye plus.

M. DELOMER.

Comment ! vous auriez beaucoup de débiteurs, vous ?

DOMINIQUE père.

Ma foi, il n'y a plus guères que cinq ou six de mes pratiques et des plus anciennes qui me donnent-là sans faire la mine, de l'argent, quand je leur en demande ; les autres, petits ou grands, prennent des remises, et j'ai-là une liste, voyez-vous ! où il y a bien des verreux.

M. DELOMER, *haussant les épaules.*

Mais, comment peut-on demander crédit à un vinaigrier ? cela me révolte. (*Il le paie*).

DOMINIQUE, père.

Vraiment, vraiment ! cela vous étonne, eh ! eh ! Si je voulois leur en prêter, plusieurs et des plus huppés m'embrasseroient et m'appelleroient encore leur cher ami.

M. DELOMER.

N'ayez point de tels amis.... je vous souhaiterois un tout autre état, mon cher Dominique ; vous êtes un si brave homme !

DOMINIQUE, père.

Un autre état !.... Et pourquoi ? Il y a quarante-cinq ans que j'ai pris ce gagne-pain, je ne m'en repens pas ; autant vaut

celui-là qu'un autre. Pourvû que je vive en honnête-homme, qu'importe, après tout, ma façon de vivre? Tout en poussant ma brouette, j'ai rencontré des gens qui n'étoient pas si contens que moi. Que sont quatre roues quand une suffit à me faire rouler ma vie. Mon père étoit un pauvre vigneron, qui avoit travaillé toute sa vie pour ne boire que de la piquette. Moi j'ai mieux trouvé mon compte à vendre du vinaigre. Je me suis ingéré d'en composer de plus d'une sorte, ainsi que des moutardes de santé; et, graces à Dieu, ce n'est pas pour me vanter, mais elles ont eu une certaine vogue.

M. D'ELOMER.

Je vous estime singulièrement, et sur-tout en considérant que vous avez donné à votre fils.... Ce jeune homme-là promet beaucoup.

DOMINIQUE, père.

Je venois aussi pour en causer un peu avec vous.... Vous en êtes donc vraiment content?....

M. DELOMER.

Oui, en vérité, très-content: je lui abandonne beaucoup d'affaires à conduire, il s'en acquitte très-bien, avec célérité et prudence: votre fils a des talens; et chacun est enchanté de ses procédés.

DOMINIQUE, père, *avec la plus grande joie.*

Ce que vous me dites-là, me met du bon sang dans les veines et me fera vivre trente ans de plus; c'est le seul enfant que j'aye eu, c'est lui qui est aujourd'hui toute ma joie et toute ma consolation sur la terre. Je n'ai goûté d'autre plaisir depuis que je suis au monde, que l'idée attendrissante de le voir se tourner à bien devenir un honnête-homme: il l'est; je suis heureux, ~~je ne demande qu'à le voir marié pour former un bon citoyen~~. J'ai donné, selon mon pouvoir, tous mes soins à son éducation, ~~me trouvant trop heureux s'il ne manquât de rien. Donner [illegible] un peu de chose, si l'on y joint l'~~ d'un certain bien-être. C'est un devoir doux à remplir et qui porte sa récompense avec soi. Je l'aurois bien mis de mon métier: mais les enfans ne réussissent jamais comme leur père, ils gâtent leur état; et puis ils veulent toujours être quelque chose de plus.

M. DELOMER.

Cela est dans l'esprit de l'homme, qui tend toujours à s'élever.

DOMINIQUE, père.

Ils n'en sont pas pour cela plus heureux, mais qu'importe ? Ils croient l'être; il faut que chacun suive ses idées, ~~que chacun soit libre, voilà mes principes, à moi~~... Vous pensez donc qu'il fera son chemin ?

M. DELOMER.

J'en étois presque sûr dès le moment que vous me l'avez présenté. La probité donne à la physionomie une certaine ouverture qui plaît au premier coup-d'œil; et cette physionomie est héréditaire dans votre famille. Il avoit alors un air tout anglomane avec son habit bleu et ses cheveux courts. Je n'ai pas été médiocrement surpris, je vous l'avoue, de vous voir un fils aussi versé dans l'usage du monde.

DOMINIQUE père.

Voici la troisième année qui court, depuis que je l'ai fait revenir de chez l'étranger, où je l'ai fait voyager de bonne-heure. N'ai-je pas pris là le meilleur parti ? J'avois un parent, préfet de collège, qu'on disoit savant, et à qui je ne trouvois pas moi le sens commun; il me disoit toujours d'un ton rogue : sans le latin votre fils ne parviendra jamais à rien.... Tudieux ! mon cousin, lui répondis-je, vous avez beau dire, on ne parle plus latin dans aucune maison du royaume. Si mon fils avoit besoin d'une autre langue que la sienne, c'est en anglais, c'est en allemand qu'il lui seroit utile et agréable de savoir s'expliquer; il trouveroit des gens pour lui répondre.... et je vous l'envoyai sur-le-champ dans ces pays-là dès l'âge de douze ans. Il demeura chez de braves gens qui le formerent au commerce et qui de plus tirent beaucoup de mon vinaigre.

M. DELOMER.

Vous avez bien fait, les voyages forment tout autrement que les collèges. On ne sait que faire trop souvent de ces beaux latinistes; ils ne possèdent que des choses inutiles, croient tout savoir, sont tout et ne sont rien. Votre fils m'aide beaucoup; il vous a au plus vîte traduit une lettre allemande ou anglaise; et je lui laisse souvent faire la réponse, elle n'en est que mieux.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

Je vous proteste qu'il m'est très-utile et qu'aujourd'hui presque toute ma correspondance roule sur lui.

DOMINIQUE père, *un peu interdit.*

Toute votre correspondance !.... Diable ! cela m'embarrasse.

M. DELOMER.

Pourquoi donc ? Vous ne répondez pas.... parlez, vous hésitez.

DOMINIQUE père, *vivement.*

C'est que je n'ose plus vous dire à présent que je voulais qu'il s'en allât de Paris.

M. DELOMER.

Qu'il s'en allât ! Et où iroit-il, s'il vous plaît ?

DOMINIQUE père.

Venez, je ne sais ; mais ce garçon là, depuis que je l'ai fait revenir de chez l'étranger, est changé considérablement ; il n'est point cependant malade ; mais qu'a-t-il donc ? Quand il est arrivé, (vous le savez comme moi) il avoit une mine rayonnante et qui faisoit plaisir à voir, de l'embonpoint, des yeux vifs, des couleurs vermeilles.... A présent (prenez-y garde) vous verrez ses joues un peu applaties et palotes, ses yeux plus enfoncés et moins rians : nous avons dîné l'autre jour ensemble ; ça ne mange plus.

M. DELOMER.

Il me fâcheroit beaucoup de le perdre ; et certes je regretterois autant sa personne que ses talens... Mais le voilà ; souffrez que je l'interroge un peu à ce sujet.... il sera peut-être moins discret avec moi.

DOMINIQUE père.

Oui, interrogez-le.... à deux nous verrons ce qu'il a dans l'ame.

SCÈNE VI.

M. DELOMER, DOMINIQUE père, DOMINIQUE fils.

DOMINIQUE fils, *entrant et courant à son père.*

Mon père.... Ah ! je ne savois pas que vous étiez ici.... que je vous embrasse.

DOMINIQUE père.

Bonjour, mon fils.... j'allois passer à ton cabinet.

M. DELOMER.

Ecoutez, Dominique.... il ne faut rien me déguiser.... votre père s'imagine que le séjour de Paris ne vous est point agréable. Il croit deviner en vous une secrette envie de retourner aux lieux que vous avez habités si long-tems : je crois bien que vous n'êtes pas mécontent de ma maison : mais, comme on n'est pas maître de ses inclinations, si elles vous éloignoient d'ici, quel que fût mon regret, ~~vous trouveriez~~ *il faudroit me l'avouer.*

DOMINIQUE fils.

Ah, monsieur, qui peut me prêter des sentimens qui sont aussi loin de ma pensée ? On a mal lu dans mon cœur : moi m'éloigner de vous ! moi vous quitter ! Ah, mon père ! ah, monsieur ! gardez-vous de l'imaginer. Croyez que c'est dans toute autre ville que je vivrois malheureux.

DOMINIQUE père.

Parbleu ! je suis charmé de m'être trompé. Cet aveu est trop chaudement prononcé pour ne pas partir du cœur : ~~qui qu'il soit ainsi, ne vous en tenez~~ (*A M. Delomer*). Vous le voyez, monsieur, il n'est pas un ingrat, il vous paye du même attachement que vous avez pour lui.

M. DELOMER

J'en ressens une satisfaction extrême. (*A Dominique fils*). Oui, Dominique, j'aurois été fâché de vous voir abandonner ma maison ; vous méritez que je vous en fasse l'aveu, je vois que vous obtiendrez de plus en plus ma confiance et à juste titre. J'ai de vous enfin la plus favorable idée, et je l'ai dit à votre père.

DOMINIQUE fils.

Monsieur, je borne mon ambition à vous satisfaire.... Le témoignage que vous voulez bien en rendre à mon père, est pour moi la plus précieuse des récompenses.

DOMINIQUE père, *frappant sur l'épaule de son fils.*

Mon ami, le prix d'une bonne conduite est d'être estimé de tout le monde.

M. DELOMER.

Il m'auroit causé un grand chagrin en me quittant : je vous proteste que cela auroit altéré le plaisir que je vais goûter, en établissant ma fille.

DOMINIQUE père.

Ah ! vous mariez mademoiselle ? Bon, bon ! bien fait.... bien fait.

(*Dominique fils paroît tout-à-coup surpris et agité*).

M. DELOMER.

Oui, je la marie : vous pouvez tous deux en faire part à qui bon vous semblera ; je vous le déclare, c'est une affaire décidée, je l'accorde à monsieur Jullefort : c'est un parti sortable.

DOMINIQUE père.

L'aimable enfant ! Je l'ai vu haute comme cela ; et toute petite elle me faisoit toujours trois ou quatre jolies révérences quand j'entrois, quoique j'eusse mon bonnet de laine au moins.

M. DELOMER, *à Dominique fils.*

Dominique, j'attendrai de votre amitié un grand nombre de petits services : car on ne finit pas avec tous ces arrangemens de nôces. Je n'ai jamais marié de fille, cela va faire de l'embarras, il faudra veiller à bien des choses ; je veux que vous représentiez comme un parent et que vous en fassiez l'office.

DOMINIQUE père.

Mon fils, voilà ce qui s'appelle des marques d'une estime distinguée.

DOMINIQUE fils.

Je ne crois pas pouvoir en profiter, mon père.... vous disiez vrai tout-à-l'heure, vous aviez raison.... vous voyez bien mieux que moi.... votre expérience.... j'ai réfléchi.... il faut que je quitte Paris.... tout le veut (*à M. Delomer*). Monsieur, c'est à regret, mais je ne puis rester ; je le sens à présent, je ne puis rester.

M. DELOMER.

Après ce que vous venez de nous dire, Dominique, je ne vous conçois pas.

DOMINIQUE père.

Quel raisonnement creux as-tu donc fait à part toi dans ta cervelle? est-ce que tu extravagues? Tu ne voulois pas partir, il y a un moment, et puis tu veux partir.

M. DELOMER.

Comment concilier deux façons de penser aussi différentes?

DOMINIQUE fils, *avec une certaine véhémence.*

Je partirai, je le dois, il le faut, j'ai mes raisons. Mes raisons sont bien légitimes.... il m'en coûtera de vous quitter, monsieur: mais cela importe à mon repos, à mon bonheur.

(*Il s'éloigne dans un coin du théâtre et paroît accablé*).

DOMINIQUE père, *inquiet sur l'état de son fils.*

Que me direz-vous de cela, monsieur Delomer? je n'y entends rien moi.... il veut.... il ne veut pas.... sa tête.... Je ne le reconnois plus....

M. DELOMER.

Tout ce que je vois, c'est qu'il a quelque chagrin secret que je ne puis deviner; il l'épanchera plus librement dans votre sein. Vous êtes un bon père, son bonheur vous est cher; il m'est cher aussi. S'il compte, après tout, le trouver dans un autre pays, il faudra bien y consentir: il m'en coûtera, mais son bonheur avant tout... je vous laisse ensemble.

SCENE VII.

DOMINIQUE père, DOMINIQUE fils.

DOMINIQUE père.

He bien Dominique, qu'y a-t-il?.... Vous vous éloignez de moi, et vous pleurez sans me rien dire.

DOMINIQUE fils, *en s'essuyant les yeux.*

Oh! pour cela non mon, père!

DOMINIQUE père *le contrefaisant.*

Oh ! pour cela non, mon père !.... Tu n'as point de chagrin non plus !.... tu n'as rien à me confier !.... tu ne pleures pas avec moi !

DOMINIQUE fils.

Mon père ! de grace, n'exigez aucun aveu.... souffrez seulement que j'abandonne dès aujourd'hui cette maison; plus j'en serai loin, et moins je souffrirai peut-être.

DOMINIQUE père, *avec tendresse.*

Et c'est à moi que tu dis de ne te rien demander ; à moi que tu déguises quelque chose !.... as-tu oublié comme nous sommes ensemble ; as-tu un autre confident, un autre ami plus ancien, plus tendre, plus indulgent ? dis-le moi, et je lui cède la place !.... Mon fils, mon ami, parle, parle.... va, je suis peut-être le seul encore qui puisse changer ta destinée.

DOMINIQUE fils, *vivement.*

~~Je n'oserai jamais..... mais d'où vient que je n'oserai pas ?.... suis-je donc criminel ?..... non, non.~~ ; ah ! mon père, mon père ! pourquoi n'êtes vous pas dans un état plus relevé.... Avec tant de vertus, vous méritez d'être tout autre que ce que vous êtes.

DOMINIQUE père.

En voici bien d'une autre !.... et qu'est-ce que cela te fait, si je suis content, heureux, satisfait.... mais parle-moi avec franchise ; rougirois-tu dans le monde d'avoir un père vinaigrier ? Aurois-tu conçu ce pitoyable orgueil ? C'est une maladie commune à beaucoup d'enfans que leur père a faits un peu plus qu'eux, et nous raisonnerons ensemble pour tâcher de la guérir ; ~~car l'homme est sujet à se laisser prendre à des fantômes~~ !.... Va, j'ai prévu dès ton enfance que cette idée-là pourroit te saisir un jour, j'y ai pourvu, et je n'en ai point pris d'allarmes.

DOMINIQUE fils.

Mon père ! je vous respecte, je vous chéris, je n'ai jamais rougi un seul instant de vous avouer aux yeux de tout le monde. Il me seroit permis de choisir, que je ne choisirois pas un autre père que vous, ~~je vous préférerois au plus riche, au plus illustre citoyen de cette ville~~ ; mais le préjugé fait que tout le monde ne pense pas comme moi, et je suis malheureux, peut-être à jamais, par cette seule cause.

DOMINIQUE père.

Ah çà ! me parleras-tu clairement ?.... Voyons ; est-ce de l'argent qui te manque ? (*Fouillant dans sa poche*). J'ai-là quelque chose en réserve.... prends, prends....

DOMINIQUE fils, *l'arrêtant.*

Depuis long-tems vous savez que mes appointemens me suffisent ; vous avez assez fait pour moi, et plus.... je voudrois même.... que dis-je ? j'espère bien avant peu, si je prospère....

DOMINIQUE père.

Je connois tes sentimens, tu n'a pas besoin de les exprimer.... ton cœur, mon fils, est-il autre que le mien ?

DOMINIQUE fils, *lui baisant les mains.*

Mon bonheur sera de vous chérir ; il faut qu'il me tienne lieu de tout autre. Eh bien ! je me consolerai avec lui.... vous venez de l'entendre; monsieur Delomer donne sa fille à monsieur Jullefort; cet homme, parce qu'il est riche, va obtenir sa main.

DOMINIQUE père.

Serois-tu jaloux de cet homme ?

DOMINIQUE fils.

Oh ! oui, très-jaloux, non de ses richesses, mais de son bonheur.

DOMINIQUE père.

Est-ceelle que tu désires, ou un établissement ?.... prends garde de t'y tromper.

DOMINIQUE fils.

Que n'est-elle aussi pauvre que je le suis ! j'unirois mon sort au sien.... Vous m'avez toujours dit que, pour être heureux, il ne falloit s'attacher qu'à la personne seule.

DOMINIQUE père.

Mais pour s'attacher à une personne, il faut en être aimé, et sans doute que celui qu'elle consent à épouser lui plaît plus que toi : ainsi, mon pauvre ami, il n'y a rien à faire à cela.

DOMINIQUE fils.

Ah ! si elle se donnoit à celui qu'elle sait aimer le plus, je suis bien sûr que personne ne l'emporteroit sur moi.

DOMINIQUE père.

C'est-à-dire que, si l'on recevoit tes vœux, tu n'hésiterois pas à la prendre pour femme ?

DOMINIQUE fils.

Hélas! que ce bonheur est loin de moi.... c'en est fait; non, je n'en aimerai jamais une autre, et cependant elle ne m'appartiendra pas.

DOMINIQUE père, *après un moment de réflexion.*

Que sait-on?.... mais, dis-moi; comment cet amour a-t-il pris naissance dans ton cœur?

DOMINIQUE fils.

Mon père! je l'ai vu dans les premiers tems sans en être frappé; nous avons conversé, nous avons lu, chanté, joué ensemble, et je n'en étois pas encore touché; au contraire, j'en admirois d'autres qui me sembloient bien plus belles: mais dans la suite, j'ai cessé de les trouver si aimables, et plus je conversois avec mademoiselle Delomer, plus je me suis senti enchanté. Si vous saviez comme elle pense, comme elle s'exprime, quelle noblesse de sentiment, quelle sensibilité inépuisable pour les malheureux, quelle honnêteté touchante règne dans toutes ses actions, et le tout sans gêne, sans effort, sans prétention; elle a les graces de la modestie, et la gaieté de l'innocence; sa joie est pure et naïve, comme son cœur.... j'ai remarqué que jamais elle ne dit de mal de personne, et je l'ai toujours vue reprendre ses amies à la moindre médisance....

DOMINIQUE père.

Joli caractère de femme!

DOMINIQUE fils.

Ah! si vous saviez sur-tout comme elle aime son père!

DOMINIQUE père.

Mais peux-tu me dire si elle se marie par obéissance ou par inclination?

DOMINIQUE fils.

Par inclination! oh! non... monsieur Jullefort est un fort galant homme, mais....

DOMINIQUE père.

Te préféreroit-elle à lui, si tu étois aussi riche que ce monsieur Jullefort; dis-moi

DOMINIQUE fils, *avec passion.*

J'ose le penser.... je me flatte trop, peut-être ; mais c'est la seule consolation qui me soit permise ; ~~je ne la perdrai point, tout infortuné que je suis....~~ ~~mais il va l'épouser~~ ; fille soumise, elle n'osera désapprouver le choix d'un père.... elle obéira, elle va être malheureuse pour toujours, et moi aussi.

DOMINIQUE père, *avec réflexion.*

Dominique, écoutez.

DOMINIQUE fils.

Mon père !

DOMINIQUE père, *lui prenant la main.*

Prends courage, mon ami.... espère....

DOMINIQUE fils.

Que dites-vous ?.... moi, espérer !

DOMINIQUE père.

Mais puisque ce mariage n'est pas conclu, il est encore tems... je parle à son père aujourd'hui, je la demande pour toi....

DOMINIQUE fils, *avec frayeur.*

Y pensez-vous ?.... gardez-vous de m'exposer à un refus : ~~il prendroit pour un affront... il recevroit avec un dédain outrageant... j'en mourrois de douleur.... sur quoi pouvez-vous espérer ? fortune, rang, préjugés, tout nous sépare.~~ Dans ce siècle de cupidité, qu'importe que l'amour unisse deux cœurs ?

DOMINIQUE père.

Reste ici, te dis-je.... Va, mon ami, la journée ne se passera pas que je ne revienne te retrouver ici, et peut-être avec de bonnes nouvelles.

DOMINIQUE fils.

Je me repens de vous avoir parlé.... ~~laissez-moi plutôt fuir loin d'elle : que sert de m'amuser d'un inutile espoir ? Je ne souffre déjà que trop sans m'exposer en butte aux traits du mépris ; le riche est superbe....~~ Il est au-dessus de votre pouvoir de me procurer un bonheur que le sort éloigne de moi.

DOMINIQUE père.

Tais-toi, et laisse-moi agir.... ~~Tu as beau faire~~ ; je veux que tu restes dans cette maison, et que tu n'en sortes point.

DOMINIQUE fils.

Ah, mon père ! ceci devient au-dessus de mes forces.

DOMINIQUE père.

Ah çà ! il est de ton devoir de m'écouter, et de m'obéir, quand je parle.... enends-tu ?....

(Il s'en va à pas lents : le fils le suit de loin la tête baissée. Le père revient sur ses pas, et prenant la main de son fils, il lui dit d'un ton attendri et ferme :

Tu l'auras, Dominique, tu l'auras.

(Le père sort).

DOMINIQUE fils, *seul.*

Ce bon père ! comme il se livre aux illusions que lui inspire sa tendresse !.... Ah ! je n'ai pas même l'espoir qui accompagne quelquefois l'infortune.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

DOMINIQUE fils *arrive d'un pas lent et rêveur.*

Tu l'auras, tu l'auras.... Ces mots (et je ne sais pourquoi) reviennent frapper sans cesse mon oreille. C'est en vain qu'il aura voulu distraire la douleur qui me consume.... Ah! trop cher objet! jamais, non, jamais tu ne sortiras de ce cœur; ton image y est gravée pour la vie, en dépit du sort injuste qui nous sépare.... C'est à présent que j'éprouve combien je t'idolâtre.... Moins j'ai d'espoir, et plus je t'aime.... Qu'il m'est cruel de te voir destinée à un autre! Un autre fera-t-il ton bonheur comme je l'eusse fait?.... Un autre saura-t-il t'aimer comme moi?.... Il me faudra donc dévorer mes tourmens!.... Tout dans cette maison me devient insupportable.... Elle-même augmente mon supplice. Je n'ose plus la regarder.... Le seul son de sa voix me porte au désespoir; et plus je la fuis, plus il semble que le sort la ramène sur mes pas.... La voici.... Resterai-je?.... Non.

SCENE II.

MLLE. DELOMER, DOMINIQUE fils.

DOMINIQUE fils *la salue et se retire lentement.*

Mlle. DELOMER, *comme il est à la porte, d'un ton triste.*

Vous vous en allez, monsieur!

DOMINIQUE fils, *revenant.*

Non, mademoiselle.

Mlle. DELOMER.

Vous sortiez, cependant.... Que rien ne vous retienne.

DOMINIQUE fils.

J'allois....

Mlle. DELOMER.

Hé bien ! vous alliez ?

DOMINIQUE fils.

Mais je n'allois nulle part. (*Il soupire*).

Mlle. DELOMER.

Vous avez pris un air bien triste aujourd'hui.

DOMINIQUE fils.

Il est vrai que je devrois.... A propos, mademoiselle, j'oublioi de vous faire mon compliment.

Mlle. DELOMER.

Sur quoi, s'il vous plaît ?

DOMINIQUE fils.

Monsieur Jullefort.... C'est une chose décidée.

Mlle. DELOMER.

Vous êtes ironique !

DOMINIQUE fils, *avec passion et douleur.*

Je ne suis que malheureux.

Mlle. DELOMER.

Laissez-moi.... Je fais mal de rester avec vous ; nous nous trahissons tous deux : vous m'êtes un objet de tourmens, encore plus que monsieur Jullefort.

DOMINIQUE fils.

Moi, je pourrois vous causer la moindre peine ?.... Ah ! mademoiselle, qu'exigez-vous de plus ?.... Nai-je pas renfermé, jusqu'ici, et sous le plus sévère silence, le plus vif sentiment, sentiment trop ambitieux sans doute; mais du moins j'ai su le taire.

Mlle. DELOMER.

Je le sais.

DOMINIQUE fils.

Aucun espoir ne sauroit m'être permis ; et c'est cette persuasion cruelle qui va m'éloigner d'une ville où je ne peux plus vivre.

Mlle. DELOMER.

Croyez que je souffre en vous voyant; et que je souffrirai encore plus, en cessant de vous voir.

DOMINIQUE fils.

Si vous avez quelque compassion pour moi, elle ne peut-être que stérile. Ne bornez pas du moins votre pitié; donnez-lui un libre cours; j'en ai besoin; apprenez que, malgré la barrière qui s'élève entre nous, il n'y qu'un bonheur sans réserve qui puisse me toucher.

Mlle. DELOMER.

Et comment résister à mon père? j'ai voulu dire quelques mots, il ne m'a point écoutée; il a fait parler son autorité, et je me suis trouvée sans voix pour lui répondre. Monsieur Jullefort, recommandé de toute part, a gagné sa confiance: il vous la devroit plutôt; mais (vous le savez) c'est la fortune qui fait les mariages: aussi, combien en compte-t-on d'heureux!

DOMINIQUE fils.

Oui, la fortune m'a maltraité; et c'est ce qui m'a empêché, jusqu'à présent, d'oser lire dans vos regards.

Mlle. DELOMER.

Monsieur Jullefort me regarde avec beaucoup d'assurance.

DOMINIQUE fils.

Je suis bien loin de tant de hardiesse.

Mlle. DELOMER.

Je l'ai toujour traité avec la plus grande froideur, et je ne conçois pas comment il y a des hommes qui veulent nous avoir ainsi malgré nous.

DOMINIQUE fils, *vivement.*

Il ne possède pas encore votre main; et si vous résistez ici avec courage....

Mlle. DELOMER.

Quel courage voulez-vous que j'aie?.... Est-ce à mon âge que l'on résiste? Je crains qu'il ne soit plus tems: mon père, vous dis-je, a pris des engagemens.

DOMINIQUE fils.

Et vous les ratifierez?

Mlle. DELOMER, *avec douleur.*

Pourrai-je élever la voix, quand un père commande? Vous ne savez pas tout le pouvoir qu'un père a sur nous.... Je l'aime, je crains de l'offenser; et plus je le chéris, plus je tremble de lui résister.

DOMINIQUE fils.

Ah ! si j'étois à votre place, je saurois être plus ferme.

Mlle. DELOMER, *avec étonnement.*

Vous me conseilleriez de désobéir mon père !.... Il ne faut pas que l'intérêt de votre amour vous fasse ainsi parler contre mon devoir.

DOMINIQUE fils.

L'intérêt de mon amour! tout cher qu'il m'est, j'y renoncerois pour assurer votre repos.... C'est le vôtre qui m'anime.... Est-ce à moi d'espérer le consentement de votre père ; moi qui n'ai rien, moi, fils.... L'orgueil a établi des distances inhumaines, qui font aujourd'hui mon désespoir.... Je crains seulement que vous ne soyez malheureuse.... Vivez avec tout autre, pourvu qu'il vous soit cher.... Irez-vous contracter des liens cruels, qui vous feront sentir le poids du malheur, chaque jour de votre vie? Soyez à tout autre, et vivez fortunée ; je sais de mon côté ce que je dois faire : c'est en quittant ma patrie ; c'est en allant gémir loin de vous, que je vous prouverai que l'amour qui me consume est pur et désintéressé.

Mlle. DELOMER, *d'un ton pénétré.*

Que ne suis-je si pauvre, que personne ne voulût de moi !

DOMINIQUE fils.

Ah ! si j'étois riche ! j'irois m'offrir.... Oui, que n'êtes-vous sans dot, vêtu en siamoise, vous auriez les mêmes charmes, et je serois près du bonheur : on ne soupçonneroit pas alors que je fusse tenté de votre fortune.

Mlle. DELOMER.

Mais, au lieu de quitter la maison, si vous restiez..... Je.... Vous tenteriez.... Vous pourriez même.... Mais non, il n'y consentira point ; je m'abuse ; il n'y consentira jamais.

DOMINIQUE fils.

Et c'est-là ce qui m'accable.... Je ne puis aspirer, même en idée, à me mettre sur les rangs. J'offenserois votre père ; j'aurois peut-être la physionomie d'un séducteur.... Les préjugés qui règnent.... Allons, je suis perdu, tandis qu'un autre, parce qu'il possède de l'or, aura l'audace de vous conquérir.... Ah ! quelle distance il y a entre posséder le cœur d'une personne, ou sa main.

Mlle. DELOMER.

Je vais l'accabler de froideur.... Mais cet homme-là ne sent rien. S'il persiste à me vouloir, seule et sous les yeux d'un père, lui ayant toujours obéi, respectant ses volontés je ferois donc....

DOMINIQUE fils, *avec une voix étouffée.*

Ciel !.... le serment de l'aimer.

Mlle. DELOMER, *avec attendrissement.*

Et dans le même instant, ô dieu ! celui de ne plus penser à vous de toute ma vie... Ah !

DOMINIQUE fils, *avec vivacité.*

Pourrai-je me dire à moi-même, que vous y auriez songé quelquefois ?

Mlle. DELOMER.

Vous avez trop lu dans mon cœur, et je vous ai trop entendu.... C'est pour la première fois que nos cœurs s'expriment ainsi ; ils ne jouiront pas long-tems de ce plaisir. La loi, les préjugés, tout est contre nous.

DOMINIQUE fils.

Ah ! je puis tout hazarder : je deviendrai téméraire ; j'irai me jetter à ses pieds. Embrassez-les de votre côté....

Mlle. DELOMER.

Le voici.... je tremble qu'il ne nous ait entendus.

SCÈNE III.

M. DELOMER, Mlle. DELOMER, DOMINIQUE fils.

M. DELOMER, *arrivant avec précipitation et d'un air égaré.*

Dominique ! je vous cherchois ; et vous, ma fille.... Ah, dieu !.... J'ai de terribles choses à vous apprendre.

DOMINIQUE fils, *avec inquiétude.*

Monsieur, qu'y a-t-il ?

Mlle. DELOMER, *tremblante.*

Comme votre visage est altéré, mon père ! qu'avez-vous ?

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

M. DELOMER.

Je suis au désespoir.

DOMINIQUE fils.

Vous! Ah ! parlez.

Mlle. DELOMER.

Mon père !

M. DELOMER, *tombant dans un fauteuil.*

Un moment ; laisse-moi respirer.... Ma fille, tu vas frémir.... Mon malheur ; il m'est plus cruel ; il devient le tien.... Ton père, hélas ! n'a travaillé toute sa vie, que pour se voir en un seul jour tout-à-coup ruiné.

Mlle. DELOMER.

Ruiné, vous !

DOMINIQUE fils.

Comment se peut-il ?

M. DELOMER, *à Dominique.*

Vous méritez ma confiance, jeune homme ; j'avoue que j'aurois bien fait d'écouter de certains avis que vous m'avez donnés ; je m'en repens aujourd'hui : mais il n'est plus tems.... Mon cher Dominique, vous avez toujours tremblé de voir la quantité de fonds que j'avançois aux deux associés de Hambourg....

DOMINIQUE fils.

Ils auroient manqué !

M. DELOMER, *pour elle*

Je viens d'en être frappé comme d'un coup de foudre : depuis vingt ans que je négocie avec eux, ma confiance étoit devenue sans bornes ; je renonçois à toute autre correspondance, pour me livrer entièrement à leurs demandes. Je viens de répondre encore pour eux dans une entreprise considérable, où cette même confiance m'a aveuglé. C'étoit la dernière opération que je voulois faire de ma vie. Que ne suis-je mort avant d'en avoir conçu l'idée.

Mlle. DELOMER.

Ah! mon père, ~~mon père~~, ne vous livrez point à l'abattement; voici le jour du courage.... Mais quoi ! tout seroit-il perdu ?

M. DELOMER.

On m'écrit que leur faillite est sans ressource, et c'est dans le moment que j'attendois la plus forte rentrée de mes fonds, que cet accident-là m'écrase. Le payement de l'année, celui de la maison, ta dot, ton sort, le mien, tout reposoit sur eux ; tout est précipité dans l'abîme.

DOMINIQUE fils, *vivement.*

Je suis à vous, monsieur; faut-il courir, prendre la poste, aller en personne stipuler vos intérêts, tandis que vous prendrez ici les arrangemens les plus convenables? Je pars; je ne reviendrai qu'après avoir appaisé l'orage.

(Pendant cette scène, mademoiselle Delomer demeure le visage caché, et s'appuyant sur un fanteuil).

M. DELOMER.

Il faut attendre; il paroît que c'est le contre-coup que je reçois: ils n'ont manqué, sans doute, que parce que l'orage vient de plus loin. Quel parti prendre pour effectuer mes payemens? Ils se montent très-haut, et c'étoient les fonds que je devois recevoir de Hambourg, qui étoient destinés à l'acquit de ces créances: il faut emprunter et user de mon crédit. On n'offroit dernièrement encore des fonds assez considérables; en attendant que cette opération se réalise, allez toujours escompter les effets que je vais vous donner. Il nous faut profiter des momens où l'on ne sait rien encore. Nous payerons ces deux jours-ci, mais pas plus.... Vous m'entendez bien?

DOMINIQUE fils.

Ah! monsieur, quelle affreuse extrémité!

M. DELOMER.

J'y suis réduit; je suis l'exemple que l'on me donne: c'est un malheur que l'on me force à rejetter sur d'autres, je ferai perdre, parce que je perds.

DOMINIQUE fils.

Vous pourriez vous résoudre à.... *(retenue expressive).*

M. DELOMER.

Autrement je suis ruiné; il n'y a pas d'autre parti. Irai-je supporter seul tout ce fardeau pour en être opprimé?

DOMINIQUE fils.

Me permettez-vous de parler comme je pense?

M. DELOMER.

Il le faut; ces momens sont trop de conséquence pour me rien déguiser.

DOMINIQUE fils.

Vous ne vous en offenserez pas, monsieur: mais il n'y a que l'infortune qui puisse vous inspirer un tel dessein: il répugne à

vos propres principes. De malheureux que vous êtes, deviendriez-vous coupable ? Emprunter sans ressources pour rendre ? Ah ! souvenez-vous de ce que vous m'avez dit cent fois ; aucun prétexte ne peut faire manquer aux engagemens que l'on a pris : la confiance que l'on nous a donnée ne sauroit être trompée... Après tout, monsieur, il vous faudra toujours, dans peu, en venir à la seule opération qui est à faire ; vous ne pouvez vous le dissimuler.

M. DELOMER.

Quoi ! vous me conseillez de faire un abandon à mes créanciers, de me dépouiller de tout ? Je veux sauver assez pour conserver l'état que j'ai acquis. Après tant de travaux, toute la fortune d'une maison dépendroit du caprice du sort, et j'aiderois de mes mains à la renverser ! et que deviendroit l'établissement de ma fille ? Moi qui avoit lieu de prétendre...

Mme. DELOMER.

Ne songez point à moi, mon père ; ne consultez que votre cœur ; ne voyez que la paix, le repos de vous-même.

DOMINIQUE fils.

Ah, monsieur ! chassez loin de vous l'indigne foiblesse que donne le premier assaut du malheur. Ne rompez pas cette circulation, l'ame du commerce ; qu'il soit respecté par vous-même au milieu des revers ; l'équité et l'honneur surmontent toutes les difficultés. Envisagez le tort que vous allez faire ; vingt familles seront précipitées dans l'indigence, et vous accuseront ; elles seront sans ressources, et vous en avez encore. Daignez vous ouvrir à moi ; croyez-vous avoir assez pour parer à tout, si vous vouliez ne rien faire perdre ?

M. DELOMER.

Oui ; mais, mon cher ami, il ne me resteroit absolument rien ; il me faudroit tout vendre, mes deux maisons, ma campagne, et peut-être jusqu'à mon mobilier.

DOMINIQUE fils.

Mais aussi vous ne devriez plus rien à personne !

M. DELOMER.

Et que deviendrois-je après ? Vraiment je ferois alors dans le monde une belle figure.

DOMINIQUE fils.

On est toujours riche, quand on a tout payé. Croyez que vous serez cent fois plus heureux dans l'état le plus médiocre, lorsque vous ne serez exposé à aucun reproche. Je vous connois, monsieur; vous ne savez pas l'effet que feroit sur vous le regard d'un homme qui vous diroit : *tu mas trompé*; vous n'y êtes point accoutumé : la première épreuve seroit mortelle : j'en suis sûr.... Vos biens sont suffisans, ou non, pourquoi acquitter des créanciers anciens aux dépens des nouveaux ? C'est une action contraire à l'ordre des choses ; c'est une injustice....

M. DELOMER.

Il faudroit donc que je m'avilisse ?

DOMINIQUE fils.

On ne s'avilit pas pour être juste.

M. DELOMER.

Que je tombasse dans la dernière misère. Et ma fille ! ma fille ?.... Eh ! que deviendroit l'espoir de ma vie !

Mlle. DELOMER.

Mon père, en ce moment oubliez-moi....

M. DELOMER.

Tu approuverois que je te dépouillasse de tout ?

Mlle. DELOMER.

Oui plutôt que de voir votre front rougir une seule fois.

DOMINIQUE fils.

Monsieur, je me dévoue pour toujours à votre service ; votre infortune vous rend encore plus respectable à mes yeux ; vous m'avez donné votre confiance, daignez me l'accorder sans réserve ; vous êtes trop troublé pour agir par vous-même dans cette révolution malheureuse. Je vais, sans perdre de tems, travailler à faire l'état le plus exact de vos biens et de vos dettes. Certainement vos créanciers, convaincus de votre bonne foi, seront touchés de votre situation et vous faciliteront les moyens de continuer votre commerce. Vous conserverez votre crédit, le crédit qui vous rouvrira de nouvelles sources de richesses : reposez vous sur moi; à chaque heure je vous rendrai compte de toutes mes opérations. (*Dans un mouvement énergique*). Oui, nous ferons honneur à tout : dites, n'est-il pas vrai, nous ferons honneur à tout ?

M. DELOMER.

Vous me touchez infiniment, jeune homme ; vous êtes bien estimable ; et jamais je ne vous ai mieux connu que dans ce moment : je vous devrai ma vertu ; oui, je m'en rapporte à vous.... Agissez de manière que qui que ce soit n'ait à me reprocher la moindre fraude, soit dans l'exécution, ni même dans l'intention.... Il me reste encor une lueur d'espérance : Monsieur Jullefort, mon gendre, est riche ; il aime ma fille, il m'aidera sûrement. Plus ou moins d'argent, pour le moment, lui sera à-peu-près égal.... Le croire uniquement touché de la dot, ce seroit lui faire injure; il ne mérite pas qu'on lui fasse cet outrage.

DOMINIQUE fils.

Il peut se rendre doublement heureux, et goûter un nouveau bonheur, en vous offrant l'appui de sa fortune.... Que d'avantages pour lui !

M. DELOMER.

Je le crois bon ami, et nous allons l'admettre à notre confidence ; le titre qu'il va porter l'engagera à prendre nos intérêts. Cet aveu, je l'avoue, va me coûter à lui faire : il faut que je lui dise que je suis forcé d'employer la plus grande partie de la dot au paiement de mes créanciers.... Mais il ne perdra rien par la suite....

Mlle. DELOMER.

Hé bien ! souffrez que je vous épargne cet aveu ; il l'entendra de ma bouche ; il le recevra d'une manière différente.... Permettez que j'aie un entretien avec lui.... Nous ne douterons plus alors de sa réponse.

M. DELOMER.

J'y consens ; tout-à-l'heure en rentrant, je l'ai apperçu, qui venoit après moi ; j'étois trop troublé pour lui parler ; je vous cherchois ; j'ai recommandé qu'on le fît attendre.... Je vais le lui envoyer. (*A Dominique*). Allons, mon cher Dominique, je vais remettre tous mes papiers entre vos mains : ma tête n'est pas à moi ; agissez à votre gré ; je vous confie mes intérêts et mon honneur : j'approuverai tout ce que vous ferez : sans vous j'allois faire une démarche qui ne s'accordoit pas avec ce que je dois à mon nom.... C'est vous qui m'avez sauvé du précipice où j'allois tomber.

DOMINIQUE fils.

Je n'ai que du zèle à vous offrir ; mais il est extrême, il est pur, et il ne se démentira dans aucune circonstance de ma vie.

(Dominique suit M. Delomer, et mademoiselle Delomer lui jette un regard d'approbation en se séparant).

SCENE IV.

MLLE. DELOMER *soupire, et dit après un court silence.*

QU'IL est cruel d'étouffer des sentimens qui semblent aussi légitimes! Avec quelle noblesse il vient de parler! Ah! mon cœur approuvoit tout ce qu'il disoit. Son ame répond bien à la mienne... D'où vient donc que je prends si peu de part à l'infortune qui nous accable? Au moins, si j'en crois ce pressentiment flatteur, je n'épouserai pas Jullefort.... mais s'il ne voyoit que moi dans l'union projettée, s'il m'aimoit assez pour secourir mon père, je devrois plus que jamais me sacrifier pour lui.... Cette idée m'allarme, m'épouvante... je désire et je crains... je sais quel est mon devoir, mais je sais aussi quel est mon cœur.... Le voici, que je tremble de le trouver généreux; mais, hélas! quel souhait terrible!

SCENE V.

MLLE. DELOMER, M. JULLEFORT.

M. JULLEFORT, *arrivant avec transport.*

MADEMOISELLE, ma chère demoiselle, quelle félicité m'attend! quel bonheur pour moi! J'ai vu le notaire, il a dressé l'acte, tout réussit selon mes vœux, et bientôt nous allons nous appeller des plus tendres noms... Mais que vois-je encore? ne soyez pas si sérieuse, en vérité je n'ai jamais été plus joyeux de ma vie....

Mlle. DELOMER.

Cette joie ne sera peut-être pas d'une longue durée, monsieur....

M. JULLEFORT.

Oh ! elle sera éternelle, comme l'amour que je ressens.

Mlle. DELOMER.

Ecoutez-moi, monsieur ; nous avons à parler ensemble et j'attends de vous toute la sincérité...

M. JULLEFORT.

Avez-vous jamais douté que je puisse parler autrement ? *(A genoux)*. Eh bien ! croyez-en les plus brûlantes protestations de mon cœur : je vous jure un amour que la mort même ne pourra éteindre, une flâme qui vivra jusques dans mon tombeau.... Non, jamais personne ne m'a paru si adorable que vous : j'en jure par tout ce qu'il y a au monde de plus sacré.

Mlle. DELOMER.

Ah ! monsieur, levez-vous ; ce ne sont pas des sermens que je vous demande.

M. JULLEFORT.

Et comment voulez-vous donc que je vous fasse croire ?

Mlle. DELOMER.

Je compte peu sur les sermens, et les vôtres dans ce moment, si vous voulez que je vous le dise, me paroissent vains et légers.

M. JULLEFORT.

Vains et légers ! Que dites-vous, mademoiselle ? Ce ne sont pas ici des sermens en l'air, comme ceux que font les amans : ce sont des sermens d'époux, appuyés d'un bon contrat et rien dans l'univers ne peut casser cela.... Oui, notre contrat est comme signé, puisque l'on n'attend plus que vous.... Vous doutez de mon amour ! Ah, vous ne savez pas ce que je vous sacrifie ! Si je vous disois tous les partis que j'ai refusés ! Tenez, on me proposoit encore, il y a quinze jours, une riche héritière orpheline et ayant deux oncles cacochymes ! C'étoit un détail de biens qui ne finissoit pas. Mais je n'ai pas voulu lire seulement ; j'ai rendu froidement le tableau. On m'auroit offert un million....

Mlle. DELOMER.

Mais, monsieur, vous avez peut-être mal fait de refuser un aussi bon parti.

M. JULLEFORT.

Comment donc ! mais vous m'offensez cruellement....

Mlle. DELOMER.

Répondez-vous assez de vous-même pour assurer qu'en m'épousant ce n'est pas le bien que vous regardez ?

M. JULLEFORT.

Si vous étiez sans fortune, le bonheur de vous posséder encore seroit le même à mes yeux.

Mlle. DELOMER.

Quoi ! si je n'avois rien, vous me rechercheriez avec le même empressement ? Vous me prendriez sans dot ?.... Consultez-vous bien.

M. JULLEFORT.

Quelle question ! Je n'ai pas besoin de me consulter, je vous donnerois avec la même tendresse une preuve de mon désintéressement.

Mlle. DELOMER, *à part.*

Parleroit-il tout de bon ? que je suis malheureuse !.... Allons ; c'est pour mon père.

M. JULLEFORT, *à part.*

Quelle est simple ! il faut s'y prêter.

Mlle. DELOMER.

Enfin, monsieur, en supposant que mon père soit tombé tout-à-coup et par un revers inattendu dans l'indigence, et qu'il ait besoin de votre crédit et de vos soins pour le relever, vous iriez généreusement jusqu'à vous employer pour lui ?

M. JULLEFORT.

Dans un cas pareil le bonheur de vous mériter seroit d'un prix bien au-dessus de tout ce que je pourrois faire.... Mais dites-moi, mademoiselle, est-ce pour m'éprouver que vous me tenez ce langage, ou plutôt seroit-ce une ironie ? Je n'ai point de mon côté de ces questions qui respirent la défiance....

Mlle. DELOMER, *l'interrompant.*

Ces questions sont plus sérieuses que vous ne pensez, que vous ne pouvez croire. (*D'un ton pathétique et douloureux*). Elles sont fondées sur des causes aussi récentes que malheureuses.

M. JULLEFORT, *paroissant extrêmement inquiet.*

Qu'y a-t-il donc, mademoiselle, et que voulez-vous me dire ?

Mlle. DELOMER.

Ce que je suis chargée de vous apprendre ; je vous ai préparé au dernier trait pour ne point vous accabler d'un seul mot.

M. JULLEFORT, *à part.*

Cela commence à me faire trembler.... mais seroit-ce plutôt une feinte ?

Mlle. DELOMER.

Ne vous êtes-vous point apperçu que mon père étoit triste, étoit changé et dans une situation qui annonçoit un extrême embarras ?

M. JULLEFORT, *en pâlissant.*

Effectivement.... mais il est quelquefois comme cela.... est-ce qu'il y auroit une cause particulière ?

Mlle. DELOMER.

La plus terrible. Il vient de recevoir dans l'instant la nouvelle d'une faillite épouvantable.

M. JULLEFORT.

Qui retombe sur lui ?

Mlle. DELOMER.

Sur lui principalement. Ce sont les personnes sur qui rouloit depuis vingt ans son commerce, qui lui enlèvent tout.

M. JULLEFORT, *à part.*

Je suis perdu.... (*Haut*). Et cela est considérable ?

Mlle. DELOMER.

De tout notre bien, vous dis-je ; notre ruine est entière.

M. JULLEFORT, *en jettant un cri.*

Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! que me dites-vous là. (*Grand repos*). Ce sont de ces choses qui n'arrivent qu'à moi. (*A part*). Que je suis malheureux ! (*Après un intervalle, haut et vivement*). Mademoiselle, il faut lui conseiller de cacher quelque tems sa situation, précipiter votre mariage, doubler votre dot : en faisant le douaire très-considérable....

Mlle. DELOMER.

Mon père ne suivra pas ce conseil, monsieur : il auroit pu vous laisser ignorer son infortune et vous tromper : mais loin de lui ce vil artifice.

M. JULLEFORT, *à part.*

Ah ! je l'ai échappé belle. (*Haut et d'un ton en colère*). Mais comment s'est-il aussi aventuré ?.... Il a manqué de prudence. A son âge faire des sottises, des extravagances de cette force ! Ah ! cela n'est pas pardonnable.

Mlle. DELOMER.

Il est des commerces sujets à de pareils revers, et l'on n'y prospère qu'à force d'avancer des fonds ; il étoit à la veille d'une rentrée considérable.

M. JULLEFORT.

D'une rentrée considérable ! Il faut les pendre ces coquins, ces misérables-là.

Mlle. DELOMER.

Ils ne sont que malheureux, comme nous.

M. JULLEFORT.

La fortune m'est bien cruelle.... mais je suis furieux contre votre père, il mérite les reproches les plus sanglans.... au-lieu de garder son argent dans son coffre.

Mlle. DELOMER.

Qui de nous sait lire dans l'avenir ?

M. JULLEFORT.

Mais, mademoiselle, c'est que c'est une perte irréparable. Votre père est, en vérité.... il est.... non, vous avez beau dire, je ne lui pardonnerai de ma vie.

Mlle. DELOMER, *d'un ton ferme.*

Gardez-vous de rien dire, monsieur, qui puisse le blesser : c'est prendre aussi trop vivement mes intérêts. Mon père ne vous fait aucun tort, je crois ; il travaille actuellement au tableau de ses dettes, et nous entrevoyons avec plaisir que nos biens suffiront pour payer.

M. JULLEFORT.

Et votre dot, mademoiselle, votre dot ?.... c'est plutôt pour vous que je parle, que pour moi ; il vous faut toujours une dot dans tous les cas possibles.... mais je n'y songeois pas : vous avez, au moins, des oncles, tantes, plusieurs parens enfin, dont les successions réunies pourroient former.... et réparer....

Mlle. DELOMER.

Non, monsieur, je n'ai personne, je n'attends rien de personne : mon père étoit tout pour moi, et ce n'est que sur lui que je répands des larmes.

M. JULLEFORT, *à part.*

Pas un seul héritage, quelle famille ! où allois-je me fourrer ? (*Haut*). Mademoiselle, je vous aime trop pour n'être pas touché

de cet accident.... mais comment! vous êtes bien sûre qu'on ne remettroit pas à monsieur votre père une partie de ses fonds. Quatre-vingts pour cent par exemple.... c'et l'usage.

Mlle. DELOMER.

Monsieur, il rejetteroit un tel projet; il ne veut point de grace, il ne veut rien faire perdre à personne.

M. JULLEFORT.

Tant pis, mademoiselle: tout cela dérange furieusement, comme vous pouvez bien penser.... et, tenez d'ailleurs je doute fort que vous m'aimiez grandement.... je ne sais pas épouser une jeune personne aussi intéressante que vous du consentement seul de son père.... j'aurois sans cesse à me reprocher de ne vous tenir que de sa main.... je ne veux point vous rendre malheureuse, vous le seriez peut-être avec moi.... le vrai parti en pareil cas seroit....

Mlle. DELOMER.

De vous retirer, monsieur.

M. JULLEFORT.

Oui, oui, mademoiselle, je vous obéis.... je vais.... je vous salue.

SCENE VI.

MADEMOISELLE DELOMER.

Le voilà donc cet homme qui, à l'entendre, ne désiroit que moi.... comme il s'est ému à la nouvelle que je lui ai donnée!.... il sembloit que c'étoit son bien qu'on emportoit. Du moins ce malheur a servi à l'éloigner.... me voilà délivrée de cet homme.... j'en ressens un joie secrette.... mais l'état de mon père me trouble et m'attendrit. Ce n'est que pour lui que je regrette cette fortune qui assuroit le repos de ses dernières années; pour moi, il me semble qu'avec Dominique je passerois ma vie dans la dernière médiocrité, sans jetter un seul soupir.... oui, dans ce moment je serois heureuse si mon père ne souffroit plus.

SCENE VII.

MLLE DELOMER, DOMINIQUE fils.

DOMINIQUE fils, *traversant le théâtre et tenant un porte-feuille en main.*

DANS ces momens, mademoiselle, je ne m'occupe qu'à parer les coups les plus violens de la tempête : il reste quelquefois des ressources inespérées ; et le tems amène toujours de singuliers changemens : peut-être que les affaires prendront un autre tour, ne désespérez pas ; tout n'est peut-être pas perdu et je vais chercher les moyens de remédier à ce qu'il y a de plus pressé.... ce tems, hélas ! n'est pas celui de vous parler de moi.

Mlle. DELOMER.

J'en veux moins à ce coup du sort, Dominique : il semble me rapprocher de vous ; nos destinées du moins seront à-peu-près égales. Que cet argent qui fait tout me paroît vil, lorsque les sentimens du cœur si chers, si précieux, sont sans valeur. J'ai entendu M. Jullefort.

DOMINIQUE fils, *avec inquiétude.*

Sa fortune va vous dédommager de celle que vous perdez....

Mlle. DELOMER.

Vous vous trompez. (*En souriant*). Il a pris la fuite en apprenant notre désastre.

DOMINIQUE fils, *avec joie.*

Il est heureux pour moi que cet homme n'ait jamais eu un cœur ni des yeux.... Je n'ai plus ce rival....

Mlle. DELOMER.

Apprenez que vous n'en avez jamais eu.... que vous n'en aurez jamais, que vous ne pouvez en avoir.... Dominique, vous méritez cet aveu ; qu'il vous enhardisse à bien servir mon père.

DOMINIQUE fils, *lui baisant la main.*

Que dira la foible voix de la reconnoissance, lorsque mon cœur palpite, et d'amour et de surprise et de joie.... adieu, je cours.... je vais.... comment pourrai-je assez vous mériter ?

(*Ils se séparent en se regardant avec tendresse*).

Fin du second Acte.

ACTE III.

(Le théâtre représente une espèce de Salle par bas ; Dominique père, en bonnet de laine et en veste rouge, conduit un petit baril sur une Brouette de Vinaigrier à une roue, laquelle est à bras. Il entre sur la scène en roulant sa Brouette : un Domestique veut s'y opposer).

SCÈNE PREMIÈRE.

DOMINIQUE père, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Quoi ! vous voulez absolument, et malgré nous, entrer dans cette salle basse ?

DOMINIQUE père, *roulant sa brouette et tout essoufflé.*

Oui, je le veux ; j'ai mes raisons.... rangez-vous....

LE DOMESTIQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire ? on n'a jamais vu pareille chose ; et certainement vous êtes fou.

DOMINIQUE, père, *posant sa brouette.*

Je ne suis point fou, je sais ce que je fais, et ce que je dois faire.... cela m'impatiente, à la fin.... attends que ton maître s'en plaigne. Quand mon fils te commande, as-tu coutume de faire tant de répliques ?

LE DOMESTIQUE.

Oh ! si c'est par son ordre, à la bonne heure ; ma foi, on est allé l'avertir de tout ceci.

DOMINIQUE père.

Mon fils ? et pourquoi ? je n'ai que faire de lui. *(En frappant du pied).* Voyez donc un peu ces gens-là. C'est à monsieur Delomer que je veux parler, non à d'autres.... Il faut que je lui parle tout présentement....

LE DOMESTIQUE.

Il est empêché pour des affaires de conséquence.

DOMINIQUE père.

Il n'importe; il faut absolument que je lui parle tout-à-l'heure.... il y va de la mort d'un homme.

LE DOMESTIQUE.

Voilà monsieur votre fils ; parlez-lui. (*En s'en allant*). Le plaisant original!.... Il a, par ma foi, la cervelle dérangée....

SCENE II.

DOMINIQUE père, DOMINIQUE fils.

DOMINIQUE fils.

Qu'est-ce donc, mon père? Qu'avez-vous donc? Comme vous venez ici! Eh, mon Dieu que voulez-vous avec tout ce train-ci?

DOMINIQUE, père.

Mon ami, je viens faire la demande.

DOMINIQUE fils.

Vous choisissez bien votre tems, et encore mieux le lieu.

DOMINIQUE père.

Va, va, Dominique ; ne te mets en peine de rien ; laisse-moi faire seulement.... tu verras, tu verras.

DOMINIQUE fils.

Quoi! cet habit de travail, ce baril, cette brouette dans une salle frottée!

DOMINIQUE père, *le contrefaisant.*

Oui, dans une salle frottée ; voyez le grand mal!.... Eh bien! le frotteur recommencera.... Ce baril te fait pitié, te fait hausser les épaules; va, va, mon garçon ; c'est un petit supplément à mes paroles, qui ne nuira pas, je pense : on réussit toujours bien, dans quelque affaire que ce soit, quand on n'arrive pas les mains vuides. Allons.... allons.... D'ailleurs, j'ai pour principe de ne jamais abandonner ma marchandise ; et cet accoutrement qui t'offense, c'est-là mon habit d'honneur, entends-tu? Je ne suis jamais plus hardi que comme cela.

DOMINIQUE fils.

Vous avez résolu de m'éprouver, mon père; moi, j'ai peur que vous ne manquiez aux convenances reçues dans le monde.

DOMINIQUE père.

Oh ! tu es amoureux ?.... Je veux te guérir.... je veux te guérir absolument.... je le veux.

DOMINIQUE fils.

Ecoutez-moi, de grace ; monsieur Delomer n'est pas de bonne humeur aujourd'hui.

DOMINIQUE père.

Oh! son humeur changera.

DOMINIQUE fils.

Ah ! vous ne savez pas....

DOMINIQUE père.

Eh bien ! quoi ! qu'est-ce que je ne sais pas ?

DOMINIQUE fils.

Qu'il ne m'est peut-être pas tout-à-fait défendu d'espérer.

DOMINIQUE père.

Ah! bon: j'écoute cela.... tu ne m'a jamais menti ; tu t'es bien assuré d'avance que, s'il ne dépendoit, que de son choix, mademoiselle Delomer te préféreroit à celui qu'on lui destine.... prend garde, au moins, prends garde....

DOMINIQUE fils.

Oh !.... oui, oui, mon père.

DOMINIQUE père, *se frottant les mains et se promenant.*

Tout est dit ; c'est-là le principal: allons, allons, mon garçon; tout ira bien. . .. je te l'ai dit tantôt ; tu l'auras, ma foi, tu l'auras....

DOMINIQUE fils, *le suivant.*

Voyez dans quel danger vous me mettez en exposant votre état aussi publiquement ; vous faites appercevoir davantage la disproportion qui se trouve entre vos fortunes : cela vous amuse, vous semble jovial, plaisant, singulier ; mais le monde rit; il a ses préjugés, le monde est cruel, il ne pardonne pas au ridicule.... N'avez-vous pas vu jusqu'à ce domestique lever les épaules en s'en allant.... je l'ai bien apperçu, moi.

DOMINIQUE père.

Après, qu'y a-t-il donc de si étonnant ! un valet ricanne.... qu'est-ce que cela fait ?.... Songe donc que l'homme doré, qui en a trente à sa suite, n'en impose pas à ton père. Qu'a-t-il de plus que moi, si ce n'est l'embarras de ne pouvoir s'en passer ?

DOMINIQUE fils.

Mais enfin, quel est votre projet, quand monsieur Delomer sera venu ? Je ne vous reconnois plus ; que lui voulez-vous ?

DOMINIQUE père, *toujours se promenant.*

Que tu deviennes son gendre.

DOMINIQUE fils.

Vous précipitez trop.... d'un mot vous m'allez perdre pour toujours. Il me croira de moitié.... et dans quel tems venez-vous !

DOMINIQUE père.

Parbleu ! fort à popos.

DOMINIQUE fils, *fait un geste pour emmener la brouette.*

Mon père, en grace, je vais vous aider à ôter cela d'ici.

DOMINIQUE père, *l'arrêtant.*

Eh ! non, non ; je te défends d'y toucher ; il faut qu'elle reste-là.... oui, là.

DOMINIQUE fils.

Sous la porte cochère seulement, ici à côté.

DOMINIQUE père, *s'opposant tout-à-fait.*

Veux-tu bien laisser cela, te dis-je.... mais voyez l'orgueil!.... renier ma brouette !....

DOMINIQUE fils.

Il va venir.

DOMINIQUE père.

C'est ce que je demande.

DOMINIQUE fils.

Que j'ai de regret de vous avoir parlé !

DOMINIQUE père.

Tu as bien peu de confiance en ton père ! t'es-tu jamais repenti de l'avoir écouté ? (*Presque en colère*) Mais pour qui me prends-tu donc ?

DOMINIQUE fils.

Tout autre que moi croiroit que vous n'êtes pas sage en ce moment.

DOMINIQUE père.

Nous verrons, nous verrons qui de nous deux l'est le moins.

DOMINIQUE fils.

Et monsieur Delomer ne va savoir que penser.... Je mierai tout, d'abord.

DOMINIQUE père, *en chantonnant.*

Ah ! que de raisons !

DOMINIQUE fils.

Je l'apperçois : ne lui parlez de rien, je vous en conjure ; voyez comme il a l'air triste ! il n'est guères dans une situation à se prêter à vos plaisanteries.

SCENE III.

M. DELOMER, DOMINIQUE père, DOMINIQUE fils.

M. DELOMER.

C'est donc vous qui voulez me parler, cher papa ? Et qu'est-ce que vous me voulez donc avec tout cet attirail ?

DOMINIQUE père.

Si vous m'avez estimé, monsieur, je vous demande pour faveur une demi-heure d'audience : tout-à-l'heure je vous expliquerai les motifs de la liberté que j'ai prise, et vous ne la désapprouverez point.

DOMINIQUE fils, *à l'oreille de son père.*

Parlez-lui de toute autre chose.

M. DELOMER.

Dominique, j'aime à voir votre père dans cet habit de travail. Il lui donne un air utile qui ne déplaît point à la vue ; son âge semble plus respectable, ses travaux entretiennent la sérénité de son ame.... voilà l'état de l'homme.... Il est plus heureux, plus

tranquille que moi. Oui, j'estime plus ce bonnet que ces têtes légères qui promenent par-tout le vuide, l'oisiveté. Chacun dit : il n'est rien de tel, que d'avoir un métier en main, et chacun court après les emplois les plus certains. De-là naissent les malheurs, les vices et les crimes. Aussi l'honnête-homme devient de jour en jour plus rare. On appelle la fraude au défaut du travail ; les uns se font hardis frippons, les autres deviennent des intrigans adroit. Je suis trompé doublement en un seul jour; vous me voyez le cœur serré de tristesse et de douleur.

DOMINIQUE fils, *à voix basse.*

Auriez-vous reçu encore d'autres nouvelles ? Je passerai dans votre cabinet : mon père ne vous veut rien d'assez pressé, et nous avons affaire.

M. DELOMER.

Je ne dois pas me méfier de votre père. Est-ce que vous ne lui avez point fait part...

DOMINIQUE fils.

Moi monsieur ! divulguer vos secrets sans votre aveu !

M. DELOMER.

Je vous en estime davantage : vous auriez pu cependant les lui révéler sans m'offenser... Je puis parler devant lui du nouveau coup qui vient de me frapper ; il ne m'est pas moins cruel que l'autre. (*Elevant la voix*) Hélas ! je vous ai annoncé ce matin le mariage de ma fille avec monsieur Jullefort : j'avois cet établissement à cœur. Eh bien ! cet homme qui me sembloit vraiment épris de sa personne, et désirer sincèrement mon alliance ; cet homme est un cœur intéressé, vil, une ame de boue, comme il y en a tant. (*A Dominique fils*). Dominique, il nous délaisse ; il s'est retiré avec une froideur insultante, et je viens de recevoir une lettre, ou il a la lâcheté de me faire des reproches.... Ah ! ce trait m'a percé le cœur.

DOMINIQUE père, *riant.*

Vous ne vous serez pas accordés sur la dot... Oh ! je devine cela ... Par ma foi, ces épouseurs-là sont à la mode. Ils vous marchandent impitoyablement une fille à son propre père. Vous avez bien fait de tenir bon. Croyez que vous ne perdez rien ; car ces

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

sortes de gens-là sont toujours de mauvais maris. Pour moi, j'en ai un à vous proposer, qui certainement vaudra mieux que ce monsieur Jullefort. (*A son fils*) Oh! tu as beau me faire des mines.... je parlerai, je parlerai.

DOMINIQUE fils, *en s'en allant brusquement.*

Est-il possible!.... Adieu, mon père....

SCENE IV.

M. DELOMER, DOMINIQUE père.

DOMINIQUE père, *s'approchant de l'oreille de M. Delomer.*

Oui, mousieur; c'est moi qui viens vous offrir un parti pour mademoiselle; m'entendez-vous?.... Cette chère enfant est si aimable, si bonne ....

M. DELOMER, *regardant Dominique père.*

Vous, père Dominique! voila qui est neuf. Qui peut, s'il vous plaît, vous en avoir chargé?....

DOMINIQUE père.

Je parle au nom d'un jeune homme, dont la famille et les mœurs vous sont bien connues.

M. DELOMER.

Bon! Vraiment

DOMINIQUE père.

Oh! pour ce jeune homme-là, il aime la demoiselle, il l'aime sincèrement; le respect est le fondement de cet amour, car il le rend timide et muet; je parle ici pour lui, il la prendroit pauvre comme riche, j'en réponds: eh bien! n'est-ce pas là de la tendresse?

M. DELOMER.

Achevez, dites; quel est-il, ce jeune homme?

DOMINIQUE père, *avec fermeté.*

C'est mon fils.

M. DELOMER.

Votre fils?

DOMINIQUE père, *hardiment.*

Oui, monsieur, mon fils....

M. DELOMER.

Certes, je ne m'y attendois pas.... comment! lui à qui je m'ouvre tout entier, il auroit pu former de secrettes prétentions! il vous auroit chargé!....

DOMINIQUE père.

Il ne m'a chargé de rien. C'est moi qui veux cela.... Avez-vous pris garde comme il s'est enfui, quand il a vu que je voulois parler?.... Loin d'avoir nourri le moindre espoir, il sèche secrettement de chagrin, tantôt demandant à voyager et tantôt ne le voulant plus: il est nuit et jour dans l'état le plus tourmentant: et moi je n'ai appris qu'aujourd'hui le supplice de ce pauve garçon: car vous m'auriez vu plutôt. Tenez, si ce matin je ne lui eusse serré le bouton, il se seroit laissé mourir de consomption sans que nous sussions pourquoi.

M. DELOMER.

Vous me surprenez étonnamment, je n'aurois jamais soupçonné....

DOMINIQUE père.

Je me suis dit, puisqu'il l'aime si fort, il ne peut que la rendre heureuse et être heureux lui-même: vous connoissez son cœur, son esprit, ses talens; il suit le même état que le vôtre, il est estimable, vous l'estimez, pourquoi n'auroit-il pas la préférence?

M. DELOMER.

Bon père Dominique, y pensez-vous? Je vous pardonne..., vous êtes père.... mais....

DOMINIQUE père.

Monsieur, il n'y a pas la moindre tache dans notre famille, nous allons tous la tête levée. Vous auriez tort de vous scandaliser de ma demande: allez, sous cet habit grossier je sais ce que c'est que le monde; il est des préjugés que l'on sacrifie sans peine, pour peu que l'on raisonne. J'ai vu les grands, j'ai vu les petits; ma foi, tout bien considéré, tout est de niveau. Ce qui en fait la différence, ne vaut pas la peine d'être compté; mon fils a du savoir, de la figure, de l'honnêteté, des mœurs, de l'amour pour l'ordre et le travail, et qui sait jusqu'où ce garçon-là doit monter.... c'est un grain de moutarde qui peut lever bien haut.

M. DELOMER.

Vous avez raison, et je ne songeois pas qu'à commencer dès ce jour je ne dois pas trouver un si grand intervalle entre lui et moi. (*En soupirant*), ah, quel jour !.... mais dites-moi la vérité, est-ce de son consentement que vous me déclarez ses sentimens ; vous n'êtes pas fait pour vous avilir jusqu'au mensonge ?

DOMINIQUE père.

Il s'agiroit de sa vie, que je ne mentirois pas : vous ne connoissez donc point le père Dominique ! la démarche que je fais n'est point de son aveu. Il est aussi loin d'en attendre le succès que je suis, moi, plein de confiance.

M. DELOMER.

Vous pourriez cependant vous abuser.

DOMINIQUE père, *avec une certaine assurance.*

Non, monsieur, je ne m'abuse point.

M. DELOMER.

Mais vous êtes singulier !

DOMINIQUE père.

Mais je suis vrai. Point de détours avec moi, vous pensez peut-être que ce sont de ces tendresses de dot, comme en a monsieur Jullefort ?

M. DELOMER.

Ne prononcez pas le nom de cet homme-là, il m'anime trop le sang.

DOMINIQUE père.

C'est seulement pour vous faire entendre que, si j'eusse soupçonné dans mon fils la moindre idée d'intérêt, je ne m'en serois pas mêlé. J'ai descendu dans son cœur, je l'ai trouvé tout rempli de cette flâme que vous et moi avons sentie à son âge ; je me souviens de mon jeune tems.... L'objet en est digne, et j'en suis d'une joie inexprimable. Dites deux mots et voilà deux heureux, que dis-je ? en voilà quatre.

M. DELOMER.

Vous croyez donc que ma fille y consentiroit sans peine ? Vous l'auroit-il fait entrevoir ? Parlez : il faut que je sache tout.

DOMINIQUE, père.

Mais je crois, entre nous soit dit, que mon fils, jeune, aimable, poli, assez bien tourné, doit lui revenir mieux que ce monsieur Julle.... ah ! pardonnez ; je ne l'ai pas nommé !

M. DELOMER.

Encore un mot.... votre fils vous a-t-il paru tout à-l'heure avoir aussi fortement envie de l'épouser que lorsqu'il vous en a fait ce matin le premier aveu ?

DOMINIQUE père.

Vous penseriez que du matin au soir mon fils seroit capable.... mais je vous dirois....

M. DELOMER.

Dans de certaines circonstances il ne faut qu'une heure pour produire de grands changemens.... je l'ai éprouvé.

DOMINIQUE père.

J'aurois seulement voulu que vous l'eussiez écouté un instant avant que d'entrer : la moindre de ses expressions, quand il parle d'elle, vous auroit touché, et vous en auroit plus appris que tout ce que je pourrois vous dire.

M. DELOMER.

Cela me fait beaucoup de peine.

DOMINIQUE père.

Beaucoup de peine !

M. DELOMER.

Je ne puis lui donner mon consentement.

DOMINIQUE père, *fièrement.*

Et pourquoi, s'il vous plaît ? La raison ?.... à tout il y a une raison.

M. DELOMER.

Je vais vous la dire. Ne croyez pas que ce soit une fausse idée de mésalliance qui me domine : quand il y en auroit une, son mérite applaniroit cette difficulté ; il est vrai que je me suis senti choqué au premier mot, je vous l'avoue ; j'ai eu cette foiblesse : et c'en est une des plus grandes ; car, en réfléchissant bien, je ne dois voir en vous que mon égal ; votre état ne diffère du mien que par un extérieur moins brillant : dans le fond et vu du côté réel, c'est du plus au moins, toujours vendre pour gagner.

DOMINIQUE père.

Toujours vendre pour gagner, c'est bien dit cela.

M. DELOMER.

Votre fils est un jeune homme, qui sûrement d'ici à quelques années trouvera un excellent parti, pour peu qu'il se répande dans le monde ; de mon côté je veux le recommander à ce qu'il y a de mieux.

DOMINIQUE père.

Tenez, recommandez-le seulement à mademoiselle votre fille ; voilà tout ce que nous vous demandons.

M DELOMER.

Ma fille n'est plus à marier, dès demain elle entrera au couvent; l'avenir seul m'apprendra si elle doit un jour en sortir.

DOMINIQUE père.

Vous auriez la cruauté de la mettre sous la grille, quand on vous dit qu'elle a un amant !.... Savez-vous bien, que je serois un homme à vous dire des choses dures ? n'êtes-vous pas son père comme je le suis de mon fils ? et ce cœur qui nous bat pour un enfant, ne le sentez-vous pas tressaillir pour son bonheur ?.... Cloîtrer une si aimable fille, à son âge !.... ah ! prenez garde....

M. DELOMER.

Vous ne savez point quelles sont mes raisons ; la nécessité contraint la meilleure volonté. Puisqu'il faut vous le dire, je ne suis pas assez riche pour établir ma fille, je ne peux lui rien donner, rien ; c'est la plus exacte vérité, et voilà la vraie cause de cette rupture dont je viens de vous faire part ; vous vous étonnez, vous ouvrez de grands yeux ; mais cela est ainsi.

DOMINIQUE père, *avec une joie concentrée.*

Vous n'avez rien à lui donner ! Bon, bon.... tant mieux, tant mieux.

M. DELOMER.

Une banqueroute, après vingt ans de travaux, me remet au même point d'où je suis parti.

DOMINIQUE père.

Bon, bon.

M. DELOMER.

Je ne la refuserois pas à un homme assez riche par lui-même pour commencer une maison ; mais ne pouvant aider aucunement votre fils qui n'a rien, vous pensez bien qu'il est inutile d'y songer. Je ne souffrirai pas qu'il l'épouse pour vivre dans le mal-aise....

non, non, jamais....Il y a trop d'amertumes à boire dans cette gêne étroite, et sans un peu d'abondance l'amour lui-même se détruit et fait place à la discorde.

DOMINIQUE père.

C'est-à-dire que si mon fils étoit riche de combien seulement? Voyons.

M. DELOMER.

Oh! s'il avoit seulement dix mille écus pour commencer.... vous riez!

DOMINIQUE père.

Oui, je ris, dix mille écus! Achevez.

M. DELOMER.

Je le préférerois au plus riche négociant de Paris, car; je ne vous le cèle pas, il m'est agréable en tout point; et si je ne me trouvois réduit.... Mais le commerce, mon cher Dominique, est semblable à une mer tantôt calme et tout-à-coup orageuse. Les mêmes vents qui font voler votre vaisseau, l'engloutissent. J'ai fait naufrage sous un ciel qui paroissoit serein. C'est à vous de faire entendre raison à votre fils; il a l'esprit juste, il sentira, de lui-même, combien le sort est contraire à ses vœux.

DOMINIQUE père.

Me donnez-vous votre parole que, s'il n'y avoit point d'autres obstacles, votre fille seroit à lui?

M. DELOMER.

Oh! de bon cœur... puisse-t-il acquérir tout le bien que je lui souhaite; mais, s'il faut vous le dire, pour un homme de probité cela devient plus difficile que jamais.

DOMINIQUE père, *regardant son baril.*

Allons, mon baril, allons, parle pour moi.... Vil argent! c'est donc à toi, et non au mérite personnel, qu'il faut devoir le bonheur de mon fils! J'ai bien fait d'y penser: (*Prenant la main à M. Delomer*). touchez-là, c'est une affaire faite.

M. DELOMER.

Vous perdez l'esprit!

DOMINIQUE père.

Voyez, voyez seulement ce qui est là-dessus ma brouette.

M. DELOMER.

Eh bien, quelle folie!

DOMINIQUE père, *le prend par la main et le conduit au baril.*

Ecoutez bien : là-dedans sont trois mille sept cens soixante et dix-huit louis d'or en rouleaux bien comptés, et six sacs de douze cents livres : il n'y a rien de plus ni de moins ; voulez-vous voir ? J'en suis le maître.

M. DELOMER.

Quel langage ! Vous m'étourdissez.

DOMINIQUE père.

Rien n'est plus juste, il faut voir quand on doute. (*Il tire un petit maillet de sa poche et défonce le baril ; il fait sonner les sacs et défait un rouleau*). Tenez, voyez, palpez.

M. DELOMER, *jettant un cri.*

Est-il possible ? mais c'est de l'or.

DOMINIQUE père.

C'est-là mon porte-feuille à moi ; il est sûr celui-là.... point de fausse monnoie.... tout en espèces sonnantes.

M. DELOMER.

En vérité, je ne sais que dire : comment ! c'est à vous ?.... mais d'où vient tout cela ?

DOMINIQUE père.

De m'être toujours levé de grand matin.... voilà quarante-cinq ans que je suis à-peu-près vêtu comme vous voyez, et depuis quarante-cinq ans le labeur de chaque soeil a amené successivement une petite portion de cette masse. Tandis que vous autres dépensiez chaque jour, j'amassois chaque jour, j'économisois ; depuis que je me connois, je me suis amusé de la fantaisie de me bâtir une grosse somme, non par avarice au moins ; mais pour pouvoir assurer le bien-être de ma vieillesse et de ceux qui viendroit après moi. Je n'ai point connu les privations de la lésinerie. J'ai été frugal et laborieux, voilà tout mon secret : je ne puis dire moi-même comment cette masse s'est formée : mais, à force de suivre mon idée, j'ai eu toutes sortes de petits avantages qui sont venus accumuler mon petit trésor. Jamais l'amour d'un plus grand gain ne m'a fait hazarder ce que la fortune m'avoit une fois envoyé, j'ai bien tenu ce que je tenois ; et le diable, par conséquent, n'a pu me l'emporter : il est vrai qu'ensuite l'ambition d'élever mon fils n'a pas laissé de m'aiguilloner. A mesure qu'il grandissoit, l'amour paternel a fait des miracles, ou plutôt Dieu a béni mon projet, puisque, sans cet argent, que j'ai lieu de chérir, mon fils, mon cher fils devenoit malheureux.

M. DELOMER.

Je ne puis en revenir : et votre dessein est en m'apportant cette somme ?....

DOMINIQUE père.

De faire son établissement, d'accorder entre vous trois.... Ce n'est plus là mon affaire ; tout est à vous, partagez.... J'ai un marais de trois arpens au faubourg Saint-Victor, joint à une petite maisonnette : c'est tout ce qu'il me faut pour ma subsistance et mon plaisir, je ne veux rien de plus....

M. DELOMER.

Quoi ! vous abandonneriez ?....

DOMINIQUE père.

Faites-les venir, vous dis-je : voilà le plus grand plaisir de ma vie. Demain je pourrois mourir et je serois privé de ce spectacle délicieux... (*Avec sentiment*). Mon fils ! la jouissance de ton héritage ne sera point attristée par mon deuil.

M. DELOMER.

Je suis hors de moi.... la surprise, l'admiration.... Je n'ai pas la force de parler, la joie.... Je vais vous les faire venir.

SCÈNE V.

DOMINIQUE père, *appuyant sur son baril, et remettant les rouleaux et les sacs.*

Métal pernicieux! tu as fait assez de mal dans le monde, fais-y du bien une seule fois. Je t'ai enchaîné pour un moment d'éclat : voici le moment tant désiré, sors, va fonder la paix et la sûreté d'une maison où habiteront l'amour et la vertu. J'irai quelquefois me réjouir d'un bon emploi qu'on va faire de toi : le père, la fille, mon fils.... ils sont tous d'honnêtes gens.

SCÈNE VI.

DOMINIQUE père, M. DELOMER, *accourant avec transport.*

M. DELOMER.

Ils vont venir, quel va être leur étonnement et leur joie !.... mais est-il possible que vous ayez eu la constance d'amasser en silence une aussi forte somme, sans être tenté d'en faire usage pour vous ?

DOMINIQUE père.

Je jouissois en songeant que j'amassois pour mon fils : prenez bien garde, il n'y a pas là une seule obole qui n'ait été acquise d'après les lois les plus sévères de l'exacte probité. Tout est à moi bien légitimément.... allez, cet argent profitera.

M. DELOMER.

Mais si ce fils si cher étoit venu à mourir; vous n'aviez que lui ! quels chagrins alors ! Entre les mains de qui cet or auroit-il passé ? que d'épargnes inutiles et perdues !

DOMINIQUE père.

Oh ! j'y avois songé.

M. DELOMER.

Qu'auriez-vous fait ?

DOMINIQUE père.

Quand je me suis dit à l'âge de vingt ans, il faut que je m'assure pour moi et pour les miens une somme quelconque, afin de parer aux besoins de la vie, parce que l'argent sous ce point de vue est aussi nécessaire qu'une roue l'est à ma brouette, je ne songeois pas à mon enfant, puisque je n'étois pas encore marié ; mais dès ce tems-là j'avois un projet en tête.

M. DELOMER.

Et quel étoit-il, votre projet ?

DOMINIQUE père.

Chacun peut faire quelque chose d'élevé, dans quelque état qu'il soit, il ne faut que vouloir ; les uns mettent leur ambition à bâtir, les autres à se mettre en charge, ceux-ci à envoyer leurs biens sur mer : fantôme que tout cela ! rien n'approche du plai-

sir que j'imaginois. C'étoit une action dont l'idée m'a toujours plû et qui me réjouit encore, quand j'y songe ; la voici : supposons que je n'aie point d'enfant, je n'ai point d'héritier ; par conséquent ; j'ai-là une somme bien ronde, bien complette, et qui ne doit rien à personne; persenne, après mon décès, ne compte dessus; on ignore absolument ce que j'ai. J'écoute par le monde toutes les histoires que l'on y débite, je m'informe, je suis sur le qui vive, j'apprends secrettement qu'un honnête-homme, chef de famille, est tombé dans l'infortune, ou par un revers subit, ou par une persécution cruelle ; il va perdre son crédit ou sa liberté ; personne n'est assez riche, ou n'a la volonté de le secourir aussi promptement que le cas l'exige; il va être ruiné, il est perdu sans ressource.... Que fais-je ! j'arrive un beau matin à sa porte, je frappe, je demande à lui parler en secret ; on m'introduit : j'entre tout comme je suis vêtu à présent, là, avec mon petit baril et mon tablier : il me regarde fort étonné.... je lui dis tout bas à l'oreille en montant ce baril du doigt : honnête-homme infortuné, voilà qui est à vous, prenez, n'en dites mot à personne.... tous les dimanches je viendrai à midi manger votre soupe, adieu ; et je disparois.

M. DELOMER *se jette à son cou avec transport.*

Mon cher ami ! que je vous serre dans mes bras.

SCÈNE VII et dernière.

M. DELOMER, DOMINIQUE père, MLLE. DELOMER et DOMINIQUE fils.

Mlle. DELOMER, *à Dominique.*

Votre père et le mien qui se tiennent embrassés !

DOMINIQUE fils.

Serois-je assez heureux.... je tremble d'approcher.

Mlle. DELOMER.

Ah ! je crains encore plus que vous.

M. DELOMER.

Avancez, ma fille.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

DOMINIQUE père.

Dominique, approche donc.

DOMINIQUE fils, *à M. Delomer.*

Monsieur, épargnez-moi : l'état où vous me voyez est au-dessus de mes forces, puisque vous savez tout, décidez de ma vie.

M. DELOMER.

Et vous, ma fille, que dites-vous ?

Mlle. DELOMER, *timidement.*

J'attendrai vos ordres, mon père, et me ferai un devoir de les remplir.

M. DELOMER.

Mais il me semble que vous vous entendez parfaitement, et qu'il n'est pas besoin d'xpliquer plus au long ce qui est entre vous.

DOMINIQUE père.

Elle a rougi, son cœur a parlé. La belle enfant ! qu'elle m'enchante !

(*Mademoiselle Delomer se trouble et veut se retirer*).

M. DELOMER.

Restez, ma fille, restez.... je connois vos sentimens, je les approuve ; il ne tient plus qu'à vous de lui donner votre main, j'y consens.

DOMINIQUE père, *à son fils.*

Entends-tu ? m'en croiras-tu une autre fois ? Quand je te l'ai dit; va, va, les pères en savent toujours plus que les enfans.

DOMINIQUE fils, *à M. Delomer, prenant la main de mademoiselle Delomer.*

Ah ! je crains de m'être trompé.... vous me l'accordez.... dites, répétez-le : mais bon, il me suffit, votre promesse m'est donnée.... la surprise et le plaisir m'ôtent la voix.

M. DELOMER.

Ma fille, est-ce de bon cœur que tu acceptes Dominique pour ton époux ?

Mlle. DELOMER.

C'est lui que j'aimois, je me plais à l'avouer. Ce n'est pas la richesse qui rend si heureux, et quand on s'aime bien, il est facile d'être content avec peu.

DOMINIQUE père.

Voilà qui est parlé. (*A mademoiselle Delomer*). Je ne vous répugne donc pas, mademoiselle : vous aimerez donc aussi un beau-père bâti comme je le suis ?

Mlle. DELOMER.

J'ai appris de bonne-heure à chérir la probité sous quelque vêtement qu'elle paroisse, et vous vous êtes montré avec tous un si digne homme, avec lui un si bon père, qu'il seroit difficile de ne pas vous chérir.

DOMINIQUE père, *les prenant par la main et les conduisant à la brouette.*

Connoissez le père Vinaigrier : voyez son trésor ; il est pour vous : voilà la secrette épargne de tout ce que la fortune lui a procuré depuis sa jeunesse. S'il avoit d'avantage, il vous le donneroit. (*Il étale l'or et l'argent*).

DOMINIQUE fils.

Quoi ! mon père, ceci seroit à vous ?

DOMINIQUE père.

Oui, mon ami, à moi. Ton saisissement, tes grands yeux ouverts, ton air extasié me causent plus de joie dans ce moment que les mines du Pérou n'en ont jamais fait éprouver à tous les potentats de ce monde.

M. DELOMER.

Sachez qu'il y a-là près de cent mille livres.

DOMINIQUE père.

Eh ! mais vraiment, c'est tout comme je vous l'ai dit.

DOMINIQUE fils, *à M. Delomer.*

Allons, monsieur, allons, nous allons mettre ordre à tout.... (*Vivement*). N'est-il pas vrai, mon père ? Il ne faut point perdre de tems.... Cette somme....

M. DELOMER.

Dois-je le souffrir ? Non, non.

DOMINIQUE père, *à son fils.*

J'attendois ce mouvement de ton ame, et tu ne m'a point trompé : oui, il faut réparer cette faillite malheureuse. Quel plus noble emploi peut-on faire de cette somme ?.... ~~Mes enfans, semez avec cet argent, semez sans crainte, et la moisson sera bénie du ciel.~~

Mlle. DELOMER, *lui sautant au cou.*

Ah ! que je vous embrasse comme un père.

M. DELOMER.

C'est bien, c'est bien ma fille. Honore et respecte toujours en lui cette grandeur d'ame et cette bonté qui me surpassent et que du moins j'admire.

(*Ils s'embrassent tour-à-tour*).

DOMINIQUE fils, *à son père.*

Mon père! quoi, vous aviez tout cet argent à votre disposition, et vous avez traîné la brouette, et vous m'en faisiez un secret?

DOMINIQUE père.

C'est à ce secret que nous devons tous notre bonheur. Un seul confident auroit pu tout gâter. Il m'auroit peut-être détourné de mon genre de vie : ~~on se laisse séduire à la fin; et d'une fantaisie à un autre, tout cet argent se seroit envolé de façon que sans en avoir été ni plus gras, ni plus content~~, je ne me trouverois pas au but où je suis aujourd'hui.... A l'égard de la confidence que j'aurois pu te faire, c'étoit encore une autre question.... heureux l'homme que son père élève sans nulle autre perspective de ressource que lui-même! il en vaut bien mieux; et tous ces mauvais sujets, tous ces enfans de famille, mangeurs de soupe apprêtée, n'ont que de la suffisance et font mauvaise nourriture du bien de leurs parens, dont ils n'aiment trop souvent que l'héritage : l'aspect d'une fortune assurée les rend fainéans, paresseux et conséquemment libertins. ~~Il faut qu'un jeune homme sente de bonne heure l'impériosité du besoin réel et la nécessité du travail; sans quoi, ordinairement il ne sait rien faire d'utile.~~ Si le malheur eût voulu que tu te fusses gâté au point d'être un vaurien comme j'en vois tant, oh! je ne te le cache pas; tout ceci auroit été pour un autre, afin d'être mis à bon usage.

DOMINIQUE fils.

Vous auriez bien fait, mon père.... ~~Mais que ce fruit de vos épargnes vient à propos! il ne pouvoit m'être plus précieux que dans ce moment~~ (*Regardant mademoiselle Delomer*). ~~Où tout se réunit pour combler ma félicité.~~

DOMINIQUE père, *se rassasiant du plaisir de les voir.*

Les chers enfans! Je passerai ma vie avec eux. (*A monsieur Delomer*). Ne vous y trompez pas : vous êtes l'homme chez qui j'irai tous les dimanches manger la soupe, vous en face, et mes deux enfans à mes côtés, afin qu'en me reculant un peu, je vous

voye tous trois, là, à mon aise.... Gardons-nous de faire trop de bruit; que rien de ceci ne transpire. [*A son fils*]. ~~Allons Dominique, mène la brouette de ton père : voyons cela.~~ Il faut aller vuider le tout dans la caisse. Ma bru ira faire écarter les domestiques, en ordonnant de faire servir le souper : car il est l'heure, je pense. [*Il regarde à une grosse montre d'argent qu'il tire de son gousset.*

M. DELOMER.

Dès ce soir nous passerons contrat.... Voulez-vous mon notaire ou le vôtre?

DOMINIQUE père.

Un notaire! Moi! Et pourquoi faire?.... Quand la bonne foi n'est point dans les paroles, elle ne se couche point dans les écri.... Au reste, faites selon que la mode l'exige, puisqu'à chaque bibus il faut employer deux de ces messieurs. [*Appercevant mademoiselle Delomer qui aide à Dominique*] ~~Eh! voyez, voyez, je vous prie, qu'ils sont bien ainsi attelés ensemble!~~.... [*Il rit*]. ~~Allons, allons, mes bons amis, je vous laisse faire, je ne m'en mêle pas : courage, voyons ci cela roulera.~~ [*La brouette n'allant pas bien, monsieur Delomer met la main à l'oeuvre*]. ~~Et vous aussi, vous tirez à mon baril; bon, bon, cela~~ [*Il rit*]. ~~Ah! la mabrouette!... Eh bien! la voilà.~~ [*A son fils*]. Tu ne te plains donc plus de mabrouette?

DOMINIQUE fils.

Oh! non, mon père, non.... je ne savois pas quel vinaigre étoit dedans....

DOMINIQUE père.

Ma foi, c'est du meilleur que je puisse donner.... Cela fait revenir de bien loin, n'est-il pas vrai? et on peut le mettre à toutes sauces. [*La brouette sort : Dominique père, arrêtant monsieur Delomer*]. Vos domestiques!.... ces drôles-là, ils vont être bien étonnés de me voir à table, avec mon bonnet; je ne le quitte pas au moins.... ils ouvriront de grands yeux.... tant mieux; cela sera plaisant.... Ils ne vouloient pas que je misse-là la brouette; n'ai-je pas bien fait d'entrer malgré eux?....Oh! j'en rirai longtems.

M. DELOMER.

Venez, mon cher ami, venez : cette maison-ci désormais sera plus la vôtre, qu'elle n'est la mienne.

Fin du troisième et dernier acte.

VILLE DE BRUXELLES
Archives - Archief